Table des Matières

Remerciements vi

Liste des tableaux vii

Liste des figures viii

Introduction 1

Contexte théorique 5

L'identité sociale 6

Les médias comme empreinte de l'identité sociale 9

Événements et identité sociale 12

Le « nous » : indicateur de l'identité sociale 14

L'empreinte identitaire québécoise dans les médias 15

Les objectifs de ce mémoire 17

Méthodologie 21

Le corpus 22

Procédure 24

Résultats 32

La fréquence des marqueurs identitaires « identité » et « nous sommes » 34

Résultats qualitatifs 40

La nature de la relation 45

La présence de menaces 48

L'évaluation de l'endogroupe 53

L'association entre la menace et l'évaluation endogroupe 58

La clarté identitaire 59

L'association entre la menace et la clarté identitaire 62

Discussion 64

Références 83

Remerciements

Au terme de ce travail, je tiens à exprimer ma gratitude et mes profonds remerciements à toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de ce mémoire.

Parmi celles-ci, je tiens tout spécialement à remercier Monsieur Stéphane Perreault, mon directeur de recherche, pour son aide et ses conseils, pour sa grande disponibilité tout au long du processus et pour son support exceptionnel.

Je tiens aussi à remercier la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie pour son support financier.

Finalement, un merci tout spécial aux évaluateurs qui ont accepté de lire et commenter ce mémoire.

Liste des tableaux

Tableau 1 : Catégories sociales représentant l'endogroupe dans la revue l'Action Nationale 41

Tableau 2 : Catégories sociales représentant l'endogroupe dans la revue Cité Libre..... 42

Tableau 3 : Catégories sociales représentant l'exogroupe dans la revue l'Action Nationale 43

Tableau 4 : Catégories sociales réprésentant l'exogroupe dans la revue Cité Libre..... 44

Tableau 5 : Association non paramétrique entre la menace et l'évaluation de l'endogroupe 58

Tableau 6 : Association non paramétrique entre les variables menace et clarté identitaire 63

Liste des figures

Figure 1 : Lettres associées aux événements historiques 33

Figure 2 : Fréquences des occurrences relevées à partir du marqueur identitaire « identité » de 1917 à 1996 35

Figure 3 : Fréquences des occurrences relevées à partir du marqueur identitaire « nous sommes » de 1917 à 1996 38

Figure 4 : Pourcentages des relations intragroupes et intergroupes de 1917 à 1996 46

Figure 5 : Présence de menaces en pourcentage selon sa nature de 1917 à 1996 50

Figure 6 : Qualité de l'évaluation de l'endogroupe en pourcentage de 1917 à 1996 55

Figure 7 : Clarté identitaire de 1917 à 1996 60

La revue politique : empreinte de l'identité d'un peuple

Introduction

Rapport-Gratuit.com

En s'intéressant aux fragments d'ossements naturellement conservés pendant des millions d'années (fossiles directs) et aux traces d'activité biologique qui prennent souvent la forme d'empreintes de pattes ou encore de traces de déchets fécaux (fossiles indirects), il devient possible pour le paléontologue de détecter l'identité de l'entité qui la caractérise et d'induire le contexte dans lequel cette empreinte a été laissée et conservée (Altermann, 2002; Thomson, 2005). Suivant ce principe, il semble possible pour un chercheur en communication d'approfondir les connaissances sur l'identité d'un groupe à partir des empreintes indirectes de ce dernier, voire les détails conservés dans la culture qui seraient des évidences indirectes d'identité collective.

Extrapolons cette idée au domaine des sciences sociales à l'aide d'un exemple. En 2013, un important débat prenait vie dans les médias québécois autour d'un simple menu de restaurant : l'Office québécois de la langue française (OQLF) reprochait au restaurant montréalais *Buonanotte* l'utilisation des mots « pasta » et « bottiglia » dans son menu sans fournir l'équivalent en français (Bilodeau, 20 février 2013). À la lumière de cet exemple, il est possible de remarquer que cet événement a laissé une trace dans les médias tout comme le dinosaure qui a laissé une empreinte de pas il y a de cela si longtemps. Tout comme la terre, il semble que les médias soient la mémoire d'une société. De plus, ce n'est pas la première fois dans l'histoire du Québec qu'une nouvelle de la sorte fait son apparition dans les médias. Nous n'avons qu'à penser au dossier sur les accommodements raisonnables ou encore ceux sur la question de la souveraineté du Québec ou la loi 101.

Comme nous tenterons de le démontrer dans ce mémoire, les empreintes retrouvées dans la sphère médiatique québécoise semblent idéales pour mieux comprendre les enjeux identitaires au Québec.

Bien que les médias puissent servir d'outils pour mieux comprendre l'identité sociale d'un groupe (László, 2008, 2014), il semble essentiel d'expliquer celle-ci à l'aide d'une théorie qui permet de comprendre les enjeux identitaires québécois. Comme le mentionnent Bourhis et Leyens (1999, p.69-70) en reprenant les propos de Tajfel (1972, 1974, 1981) : « *l'identité [...] est surtout analysée comme la construction d'une différence, l'élaboration d'un contraste, la mise en avant d'une altérité.* ». Appliquant cette idée à la situation décrite plus haut, il serait impossible de parler d'un groupe d'individus francophones si les groupes d'individus non francophones n'existaient pas. En clair, cette citation met l'accent sur l'aspect relationnel dans le processus identitaire et explicite que pour se définir, il est important d'avoir au moins deux groupes en relation (le « nous » et le « eux »).

Il est important de nuancer ce dernier propos en fonction de ceux de Taylor (1997, 2002) qui précise que l'identité se retrouve sous deux formes, soit : sous la forme personnelle, qui fait référence à l'ensemble des caractéristiques uniques qui définissent un individu, et sous la forme sociale, qui fait référence à l'ensemble des caractéristiques qu'une personne partage avec l'ensemble des membres de son groupe. Bourhis et Leyens (1999) expliquent que la frontière entre le pôle individuel et le pôle collectif de l'identité est très floue et que, tout dépendant du contexte, les mêmes individus peuvent agir en tant que personnes ou en tant que groupe. Malgré cette difficulté, le groupe reste essentiel pour

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

se définir personnellement (« Je suis la meilleure dans mon groupe »; Taylor, 1997,2002) et collectivement (« Nous sommes les meilleurs »; Tajfel & Turner, 1979, 1986).

Dans le cadre de ce mémoire, l'accent sera mis sur l'identité sociale; l'objectif étant d'examiner comment s'articule la catégorisation sociale « nous » *vs* « eux » dans les médias québécois. Plus précisément, ce mémoire a pour but principal de vérifier comment l'identité sociale (le « nous », dans le cas présent, les souverainistes) se construit en relation avec le ou les exogroupe(s) (le « eux », dans le cas présent les non-souverainistes) à l'aide de deux revues à caractère politique. À titre de précisions pour les pages à suivre, l'exogroupe, en opposition à l'endogroupe est défini comme étant composé de tous les individus qu'une personne a catégorisés comme membres d'un groupe d'appartenance autre que le sien et avec qui elle n'a pas tendance à s'identifier. *A contrario*, l'endogroupe est composé des individus qu'une personne a catégorisés comme membres de son propre groupe d'appartenance et avec qui elle a tendance à s'identifier (définitions tirées du glossaire de Vallerand, 1994).

Contexte théorique

L'identité sociale

Il semble impossible d'aborder la question de l'identité sociale dans les médias québécois sans considérer la théorie de Tajfel et Turner (Théorie de l'identité sociale (TIS); 1979,1986). Selon Ellemers et Haslam (2011), la TIS a été supportée par un grand nombre d'études empiriques en plus d'avoir stimulé le développement de plusieurs théories en psychologie sociale dont deux seront décrites plus loin.

Se basant sur le principe de la catégorisation sociale (c'est-à-dire le processus cognitif qui segmente les individus dans des catégories sociales), les auteurs de la TIS postulent qu'un groupe a besoin de se comparer à un autre groupe pour s'évaluer (se définir, s'estimer). De plus, un groupe (ses membres) cherche à s'évaluer positivement par rapport à d'autres groupes pour maintenir ou acquérir une évaluation positive de lui-même. En d'autres mots, le fruit de cette comparaison doit mener au développement d'une identité sociale positive. Si celle-ci est satisfaisante, le groupe tentera de conserver ou d'étendre sa supériorité auprès des autres groupes.

Néanmoins, si la comparaison est insatisfaisante, les membres d'un groupe dont l'identité sociale est négative tenteront de modifier leur sort à l'aide de différentes stratégies comportementales, et ce en fonction du contexte qui prévaut socialement. Si le contexte est perçu comme stable et légitime, des stratégies individuelles seront préconisées par les membres d'un groupe pour changer leur situation. Dépendamment de la perméabilité des frontières intergroupes, ils pourront se tourner, soit vers une stratégie

de mobilité sociale (si l'accès à un autre groupe est possible), soit vers une stratégie de comparaison intragroupe (s'ils ne peuvent pas changer de groupe). Aussi, une identité sociale négative associée à un contexte instable et illégitime amènerait plutôt les membres d'un groupe à redéfinir les caractéristiques de leur endogroupe, à en trouver des nouvelles qui l'avantagent ou à entrer en compétition avec l'exogroupe. Ces stratégies seraient utilisées dans le cas où l'exogroupe est inaccessible. Toutefois, des stratégies individuelles telles que la mobilité sociale seront préconisées s'il est possible de devenir membre de l'exogroupe.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la TIS a aussi stimulé le développement de plusieurs théories en psychologie sociale. Aux fins de ce mémoire, nous avons porté notre attention sur deux d'entre elles soit celle de la théorie de la menace intégrée de Stephan et Renfro (2002) et celle à propos de la clarté identitaire de Taylor (1997, 2002) puisque ces deux théories s'intéressent à comment la menace influence l'identité sociale.

À titre de rappel, l'identité sociale est un processus relationnel qui s'active à partir de la catégorisation sociale et qui devient saillante lorsque celle-ci est menacée. En ce sens, appartenir à un groupe minoritaire, selon la TIS, est menaçant pour les membres de ce groupe étant donné que la comparaison avec l'exogroupe rend l'identité sociale négative. Pourtant, il faut être en mesure de savoir de quelle nature est cette menace. Pour Stephan et Renfro (2002), la menace peut prendre deux formes. La forme réelle est décrite par ces auteurs comme une menace ayant le pouvoir de porter atteinte au bien-être du groupe, c'est-à-dire à son pouvoir politique ou économique, ou encore à son bien-être physique. La forme symbolique, pour sa part, est décrite comme une menace axée sur le

système de valeurs, le système de croyances ou encore la vision du monde du groupe en question. En lien avec ces propositions, il a été démontré que l'identification au groupe est associée aux perceptions de menaces réelle et symbolique (Riek, Mania, & Gaertner, 2006). En d'autres termes, les résultats de Riek et ses collègues (2006) confirment que plus les individus s'identifient à leur groupe, plus ces individus sont sensibles à ce qui peut nuire à celui-ci. Ceci est d'autant plus vrai pour ce qui peut nuire symboliquement à leur groupe (Riek et al., 2006).

Les deux formes de menaces de Stephan et Renfro (2002) cadrent également avec les propositions du modèle de la clarté identitaire, notamment avec la notion de colonialisme sans valeur (Taylor, 2002). Le colonialisme sans valeur, tel que décrit par Taylor (2002), tire sa conceptualisation du colonialisme traditionnel. Ce concept est caractérisé par une asymétrie de pouvoir entre deux groupes (colonisateur *vs* colonisé) qui s'actualise par la modification profonde (voire la disparition) du système politique ou économique et du système de valeurs du groupe dominé. À ce sujet, Taylor (2002) explique qu'au niveau collectif, le colonialisme sans valeur peut affecter la clarté de l'identité d'un groupe (Perreault & Guèvremont, 2014). Par clarté de l'identité d'un groupe, on entend la condition selon laquelle il existe « une certitude et une stabilité dans le rappel des caractéristiques qu'un individu partage avec les autres membres de son groupe » (Gani, 2010, p.65).

Conformément aux idées de Taylor (2002), le colonialisme sans valeur prend forme lorsqu'un groupe doit faire face à l'intégration de deux identités collectives incompatibles. En somme, la résultante des relations intergroupes dans un tel contexte est

que le groupe colonisé sans valeur ne peut emmagasiner une ou l'autre des identités sociales, ce qui a pour effet de créer un flou identitaire chez ce groupe dominé. Ce manque de clarté se traduit par la difficulté à identifier clairement les principales caractéristiques de son groupe (Taylor, 1997, 2002). De plus, la forme collective de l'identité primant sur la forme individuelle, un manque de clarté au niveau de l'identité collective provoque un dysfonctionnement du groupe, et, par la suite, des dysfonctionnements individuels chez les membres de ce groupe. Autrement dit, Taylor (1997;,2002) affirme qu'étant donné que la forme collective de l'identité fournit les standards permettant de se comparer aux membres d'un groupe et de définir qui ils sont en société, il est impossible d'avoir une identité personnelle claire sans d'abord avoir une identité collective claire. En lien avec ce modèle, il semble donc logique de croire que le colonialisme sans valeur influence la clarté identitaire des membres d'un groupe.

Les médias comme empreinte de l'identité sociale

Différentes méthodes peuvent être employées par un chercheur afin d'étudier l'identité sociale. Il peut choisir de l'étudier expérimentalement à l'aide du paradigme des groupes minimaux (Tajfel, Billig, Bundy, & Flament, 1971), à l'aide d'un questionnaire la mesurant (Cameron, 2004), l'observer en milieu naturel (Bourhis, Montaruli, & Amiot, 2007) ou bien en se servant du langage (Maass, Ceccarelli & Rudin, 1996). Bien que l'identité sociale ait été étudiée à l'aide de plusieurs méthodes, il reste qu'il est possible de noter certaines lacunes par rapport à son étude. La première est que l'identité sociale est souvent étudiée à l'aide d'un seul point dans le temps. De plus, dans le cas du paradigme des groupes minimaux, la création de groupes arbitraires fait en sorte que le

chercheur ne traite pas de la construction de l'identité sociale en fonction des relations qui existent entre les groupes. Rappelons que les endogroupes et les exogroupes possèdent une histoire (Bellehumeur, Tougas, & Laplante, 2009). Finalement, à notre connaissance, nous n'avons jamais vu une étude qui examinait simultanément l'identité sociale en fonction de la nature des relations entre deux groupes, la qualité de l'évaluation de l'endogroupe, la présence de menaces et la clarté identitaire.

Une façon de corriger les lacunes mentionnées plus haut est d'utiliser des produits culturels afin d'étudier comment l'identité sociale se narre (László, 2008, 2014). En bref, les récits collectifs apparaissent sous la forme de narration et ceux-ci permettent d'avoir accès à l'identité d'un groupe (László, 2008, 2014). En lien avec cette idée, Morling et Lamoreaux (2008) proposent qu'il soit possible de mesurer la culture d'un groupe "*outside of the head*", c'est-à-dire à travers des objets qu'elles considèrent comme étant le prolongement de l'entité qui les conçoit. Les auteures définissent d'ailleurs les produits culturels comme les aspects publics, partagés et tangibles de la culture, tels que la littérature et la publicité.

Une trace de cette narration, que Vincze, Ilg et Pólya (2013) nomment la mémoire publique, devient tangible dans les médias. Rappelons-nous que l'identité sociale n'est pas quelque chose de fixe (Tajfel & Turner, 1979, 1986). À ce sujet, Bellehumeur et ses collègues (2009) ajoutent que le passé d'un groupe (ses origines, les événements entourant son histoire) occupe une place indéniable dans le processus d'identification à celui-ci. Comme l'identité sociale est tributaire des relations entre les groupes et qu'elle est influencée par le contexte social, celle-ci est en constante mouvance et redéfinition. Les

évènements, responsables ou résultants de cette dynamique sociale, prennent alors une place importante dans la compréhension de la construction/reconstruction de l'identité sociale (Hammack, 2008). Ces évènements permettraient d'ailleurs aux membres d'un groupe de définir clairement leur identité collective (Taylor 1997, 2002). Les médias semblent donc particulièrement aptes à aider à tracer l'identité d'un groupe parce qu'ils relatent les événements associés à la vie d'un groupe ainsi que les réactions des membres d'un groupe qui sont affectées par ceux-ci.

Considérant ces propositions, la narration que les membres d'un groupe se font autour des évènements (les récits) devient alors une fenêtre particulièrement intéressante à observer pour un chercheur qui s'intéresse à l'empreinte identitaire laissée dans les médias. À ce propos, László (2008, 2014) a démontré que l'identité sociale hongroise peut être étudiée à l'aide des journaux, de manuels scolaires et de romans qui la mettent en scène et qui en sont le prolongement. Vincze et ses collègues (2013), voulant aussi tracer les changements de l'identité hongroise, l'ont fait par l'entremise des journaux d'orientations politiques différentes au sens idéologique (droite *vs* gauche). À l'aide de romans, Nencini (2013), pour sa part, a porté une attention toute particulière aux macrocontextes du nord de l'Italie *versus* celui du sud de l'Italie dans la construction de l'identité sociale de ces deux groupes. En fonction de ces travaux, il semble alors possible d'étudier l'identité sociale, ainsi que les divers éléments qui contribuent à sa construction/reconstruction (c'est-à-dire : les relations entre les catégories sociales, l'évaluation de l'endogroupe, la présence de menaces et la clarté identitaire) à travers la narration faite par les groupes et les évènements rapportés dans les médias.

Rapport-Gratuit.com

Événements et identité sociale

Bellehumeur et ses collègues (2009) mentionnent en citant les propos de Baugnet (1998, p.69) qu'être Yougoslave, Croate, Bosniaque ou Serbe avant la reconnaissance de la Croatie par l'Allemagne (1991) ne signifie pas la même chose qu'être Yougoslave, Croate, Bosniaque ou Serbe après cet évènement. Dans le même ordre d'idées, Le paumier et Zavalloni (2002) invoquent des études menées durant les années 70 où l'objet d'étude était d'explorer les significations reliées à l'appartenance au groupe national. Pour ce faire, des étudiants Québécois francophones étaient questionnés avec l'énoncé suivant : « Nous, les (nationalité), nous sommes (cinq courtes phrases) ». La première fois que Zavalloni tenta l'expérience, la majorité des participants désignaient leur appartenance au groupe national soit par la nationalité canadienne, soit par la nationalité canadienne francophone. De plus, tous les étudiants ont qualifié leur nationalité par des termes référents à la position dominante des Anglais et à l'histoire de la conquête tels que « colonisés », « opprimés » et « persécutés ». La deuxième fois que l'expérience fut tentée (le 6 novembre 1976, soit après la montée au pouvoir du Parti Québécois (indépendantiste)), les réponses des étudiants Québécois francophones se sont avérées différentes. Ainsi, ils désignaient maintenant, en majorité, leur nationalité par « Québécois ». Les termes largement utilisés dans les résultats de la première expérimentation disparaissent et les étudiants rapportent être « fier » d'être Québécois. Ces résultats sont intéressants pour notre mémoire, car ils attestent le fait que différents évènements peuvent affecter le « nous », voire l'identité sociale.

Un chercheur ne peut donc pas négliger les évènements marquants du passé, car ceux-ci façonnent la manière dont les individus s'identifient à leur groupe d'appartenance (Bellehumeur et al., 2009; Bougie, Usborne, de la Sablonnière & Taylor, 2011; de la Sablonnière, 2008). De plus, une poignée de chercheurs se sont intéressés aux évènements historiques propres à l'identité québécoise (Bougie et al., 2011; de la Sablonnière, 2008). Ils sont d'ailleurs arrivés à identifier des évènements historiques clefs pour les Québécois francophones et anglophones à partir des récits narratifs culturels que certains membres de ces groupes ont énoncés en laboratoire pour décrire leur groupe. Les évènements rapportés par les membres de ces deux groupes se sont avérés très similaires et ont pu être associés à cinq périodes historiques générées par les chercheurs, soit : l'ère du Nouveau Monde, l'ère de la Conquête, l'ère de Duplessis, l'ère de la Révolution tranquille et le temps présent. C'est toutefois dans l'attention accordée aux évènements dans les récits rapportés par les participants qu'une différence a pu être observée entre les Québécois francophones et anglophones. En ce sens, les membres des deux groupes se concentraient principalement sur les périodes plus critiques (les *low points*) pour ces derniers et leur groupe d'appartenance (l'ère de la Conquête pour les Québécois francophones où les Anglais ont conquis les Français; l'ère de la Révolution tranquille et le temps présent pour les Québécois anglophones où les Québécois francophones ont enlevé le pouvoir aux Québécois anglophones).

L'étude d'événements historiques en lien avec l'identité sociale (Bellehumeur et al., 2009; Bougie et al., 2011; de la Sablonnière, 2008) nous amène donc à constater qu'il est essentiel d'étudier des événements historiques à la fois positifs et négatifs, et ce, pour

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

les deux groupes impliqués dans une relation intergroupe. Notons, toutefois, que l'identité sociale a été étudiée dans ces études à travers le récit individuel que les participants se font de certains évènements historiques plutôt qu'avec l'ensemble de ceux qui ont eu lieu pour un groupe donné. Nous croyons qu'étudier l'identité sociale d'un groupe à partir d'une perspective historique dans les médias remédie à ce problème et peut aider à mieux comprendre comment le « nous » d'un groupe se décline dans ceux-ci.

Le « nous » : indicateur de l'identité sociale

Le "*we*" ou son équivalent en français « nous » s'avère bien intéressant du point de vue de la mesure de l'identité sociale. D'abord, le "*we*" a été étudié de manière expérimentale. En effet, Perdue, Dovidio, Gurtuman et Tyler montrent en 1990 que l'utilisation de ce pronom est susceptible d'influencer inconsciemment certains biais intergroupes. Brewer et Gardner (1996) se sont également intéressés à l'usage de ce pronom de manière expérimentale. Ces derniers ont observé comment l'amorçage du "*we*" interpersonnel ou du "*we*" collectif peut modifier certains jugements spontanés de similitude et d'autodescription. Toujours en lien avec l'utilisation du marqueur identitaire "*we*" en recherche, comme nous l'avons vu plus tôt dans les études que rapportaient Le Paumier et Zavalloni (2002), Zavalloni demandait à des étudiants Québécois francophones de compléter l'énoncé suivant : « Nous, les (nationalité), nous sommes (cinq courtes phrases) ». L'utilisation de l'énoncé « nous » ainsi présenté a permis d'avoir accès au « nous » de niveau collectif.

Pour ce qui est de la présence du « nous » dans les médias, De Wall, Pond, Campbell et Twenge (2011) ainsi que Twenge, Campbell et Gentile (2012) ont confirmé

que l'utilisation de pronoms personnels a changé de 1960 à 2008 dans les livres américains ainsi que dans la musique populaire américaine de 1980 à 2007. Plus précisément, ces chercheurs, à l'aide de marqueurs linguistiques (incluant les pronoms personnels « nous » et « je »), ont été capables de détecter une montée de l'individualisme dans les médias américains à travers le temps. En somme, on parle plus au « je » qu'au « nous » aux États-Unis. Les travaux de Twenge et ses collègues appuient donc l'idée qu'il est possible d'étudier un processus collectif à l'aide d'un devis longitudinal ainsi qu'avec le « nous » comme marqueur linguistique.

Toutefois, les études du groupe de Twenge ne considèrent pas comment différents évènements affectent le « nous » et à quel niveau le « nous » se situe. À cet effet, le pronom « nous » peut en fait être la résultante de la combinaison de toi et moi ou d'un « nous » qui représente plus que deux personnes (ou un groupe). De plus, selon les événements, le « nous » devrait avoir un sens différent. Par exemple, l'utilisation du « nous » a considérablement augmenté (une baisse de l'utilisation du « je » était aussi présente) dans 75 000 entrées de blogues suite aux attentats du 11 septembre 2001 (Cohn, Mehl & Pennebeker, 2004). Il s'agit là d'un fait intéressant, qui rappelle et confirme l'avantage de considérer les évènements dans l'étude de l'identité sociale ainsi que le sens du « nous » (Lászlo, 2014).

L'empreinte identitaire québécoise dans les médias

Reprenons maintenant l'exemple d'empreinte retrouvée dans la sphère médiatique québécoise présentée au début de cette section au moyen des fondements de la TIS et de ses théories dérivées.

Comme il a été mentionné plus tôt, on comprend qu'il est impossible de parler d'un groupe d'individus francophones si les groupes d'individus non francophones n'existent pas. En effet, les connaissances que les membres de ce groupe ont d'eux-mêmes et des autres groupes sont tributaires des interactions que ces membres ont avec les autres. À la lumière de la situation décrite plus tôt en exemple, on peut comprendre que les interactions que les membres du groupe ont eues avec les autres ont rendu saillante, à leurs yeux, la différence linguistique entre le « nous » et le « eux ». Ce premier parallèle traduit la contribution incontournable des relations dans la construction/reconstruction de l'identité sociale.

À la lecture de l'exemple, on constate que les membres du groupe francophone en question démontrent le souci de préserver la langue française. Deux notions peuvent ici être mises en parallèle. Premièrement, pour sentir le besoin de protéger leur langue, les membres du groupe doivent d'abord s'identifier fortement à cette caractéristique linguistique. Ils doivent ensuite percevoir que les autres groupes ont le pouvoir, ou sont en mesure de porter atteinte à cette caractéristique. Par conséquent, il est possible qu'ils s'évaluent plus négativement que positivement par rapport à ces autres groupes, et que la mise en place de l'organisation OQLF soit une stratégie pour rendre plus positive l'évaluation qu'ils se font d'eux-mêmes. Deuxièmement, le fait qu'ils sentent le besoin de protéger cette caractéristique qui les aide à connaître qui ils sont par rapport aux autres traduit la perception d'une menace. Comme la langue est plutôt associée à un système de valeurs et de croyances dans le contexte québécois (à leur arrivé en Amérique, les colons Français étaient en grande majorité catholiques et les colons Anglais, protestants

(Lemieux, 1990)), nous sommes tentés de décrire cette menace sous la forme symbolique (Lamont & Bail, 2005). Dans un même ordre d'idées, cette perception de menace identitaire, pourrait, en fait, être des relents d'un passé de colonialisme sans valeur, et par le fait même, résultant en un flou identitaire.

Les objectifs de ce mémoire

Se basant sur la TIS (Tajfel & Turner, 1979,1986), ses théories dérivées (Stephan & Renfro, 2002; Taylor, 1997, 2002) et la proposition selon laquelle les médias semblent particulièrement aptes à aider à tracer l'identité d'un groupe (László, 200,; 2014) l'objectif général de ce mémoire est d'examiner comment s'articule le fruit de la catégorisation sociale « nous » *vs* « eux » dans les médias québécois. Plus précisément, considérant les travaux qu'ont réalisé les chercheurs autour du lien entre les évènements et le processus identitaire (Bellehumeur et al., 2009; Bougie et al., 2011; de la Sablonnière, 2008), ce mémoire a pour but de comprendre comment l'identité sociale se construit et se reconstruit à travers ses relations et le passage du temps imprégné d'évènements importants pour celle-ci. Étant donné que l'utilisation de marqueur identitaire « nous » dans les médias est un moyen efficace d'accéder à l'empreinte identitaire d'un groupe, ce mémoire vise donc à observer la construction de l'identité du groupe d'individus qui contribue à la revue l'Action Nationale (les Québécois souverainistes) à partir de ce marqueur linguistique. Parce que l'identité n'est pas quelque chose de fixe (Tajfel & Turner, 1979, 1986) et que le passage du temps ainsi que certains évènements participent à sa construction/reconstruction (Bellehumeur et al., 2009; Bougie et al., 2011; de la Sablonnière, 2008), cette observation sera effectuée longitudinalement. De plus, afin de

cerner la dynamique relationnelle intergroupe, elle sera observée en comparaison avec le discours d'un autre groupe (les Québécois fédéralistes que représente la revue Cité Libre) autour d'un évènement spécifique (le référendum de 1995) dans la même optique que l'ont observée Bougie et ses collègues (2011), Nencini (2013) ainsi que Vincze et ses collègues (2013).

Une approche mixte sera préconisée dans le cadre de ce mémoire. D'un point de vue hypothétique, nous croyons, que le processus de catégorisation sociale permettant aux individus de différencier son groupe des autres (Tajfel & Turner, 1979, 1986), nous aidera à identifier qui sont le « nous » et qui sont le « eux » pour le groupe associé à la revue l'Action Nationale de manière générale à travers le temps. À partir d'une analyse qualitative du discours de cette revue, nous délimiterons donc les catégories sociales en jeu. Dans un deuxième temps, le groupe nationaliste québécois étant minoritaire (c'est du moins ce que nous indiquent les résultats référendaires de 1980 et de 1995), nous croyons, toujours de manière générale, qu'il devrait émaner de la comparaison « nous » *vs* « eux » une présence de menaces (Stephan & Renfro, 2002) qui devrait, quant à elle, affecter la qualité de l'identification sociale par une évaluation négative de l'endogroupe (Tajfel & Turner, 1979, 1986). Aussi, considérant le passé de « colonisés » des Québécois francophones (Le Paumier & Zavalloni, 2002), l'emphase que ceux-ci mettent sur l'ère de la Conquête (Bougie et al., 2011) et l'étude de cas qu'ont effectué Lamont et Bail en 2005, qui rend compte de la réalité des Québécois depuis la colonisation de l'Amérique du Nord, nous croyons que cette menace sera globalement de nature symbolique, et, par sa connotation de colonialisme, sera associée à un flou identitaire. Nous examinerons donc,

à l'aide de statistiques non paramétriques les liens entre la menace et l'évaluation de l'endogroupe ainsi qu'entre la menace et la clarté de l'identité.

Il est important de noter que les hypothèses énoncées ci-dessus sont de niveau global, c'est-à-dire qu'elles réfèrent au portrait général de l'empreinte identitaire laissée par le groupe souverainiste dans la revue l'Action Nationale. Toutefois, si l'on considère les critiques et les recherches entourant le lien entre l'identité sociale et les évènements (Bellehumeur et al., 2009; Bougie et al., 2011; de la Sablonnière, 2008), il est essentiel de regarder comment les relations, l'évaluation endogroupe, la présence de menaces et la clarté de l'identité de ce groupe se sont déclinées à travers des évènements historiques. Bien qu'on ne puisse être en mesure de dire si ces évènements sont positifs ou négatifs pour les groupes à l'étude, il est toutefois possible d'examiner comment l'empreinte identitaire de ceux-ci s'est manifestée à travers des textes qui narrent ces évènements (László, 2008, 2014). Nous concédons que cette démarche est effectuée a posteriori, mais elle a tout de même l'avantage d'être plus près d'une méthode *in situ*, que d'une méthode qui est basée sur le rappel d'évènements. Nous décrirons aussi quantitativement et longitudinalement l'évaluation de l'endogroupe, la présence de menaces ainsi que la clarté identitaire.

Finalement, la dynamique relationnelle intergroupe n'étant pas non plus à négliger (Bougie et al, 2011; Nencini, 2013; Vincze et al., 2013), nous observerons cette dernière en comparant le discours d'un groupe souverainiste associé à la revue l'Action Nationale à celui du groupe fédéraliste associé à la revue Cité Libre. En consonance avec l'idée que les événements influencent l'identité sociale, nous regardons comment celle-ci se narre

autour d'un évènement spécifique, soit le référendum sur la souveraineté du Québec de 1995.

Méthodologie

Rapport-Gratuit.com

Le corpus

Le corpus a été construit à partir de deux objets culturels ayant comme thématique la notion d'unité nationale, soit les articles des revues l'Action Nationale et Cité Libre. Le premier élément du corpus, l'Action Nationale, est une revue mensuelle publiée au Québec, qui est décrite sur son site internet comme étant l'organe officiel de la Ligue d'action nationale. Depuis 1917, les contributeurs de cette revue y soumettent des analyses critiques traitant des réalités sociales, culturelles, linguistiques et économiques du Québec. Sa mission, telle que décrite sur le site internet http://www.action-nationale.qc.ca/ :

> « être un carrefour souverainiste où se débattent les aspirations de la nation québécoise comme collectivité de langue française suivant une tradition de réflexion critique, d'indépendance et d'engagement, à partir des situations d'actualité qui renvoient aux enjeux fondamentaux de notre avenir collectif.»

Depuis sa fondation, cette revue politique a changé plusieurs fois de nom. Ainsi, de 1917 à 1927, elle paraissait sous le nom de l'Action Française, de 1928 à 1929, sous celui de l'Action Canadienne-française, et finalement de 1930 à aujourd'hui sous celui mieux connu de l'Action Nationale. Au total, 1 176 numéros[1] ont été publiés dans la revue à ce

[1] Veuillez noter que ce nombre est une estimation étant donné que certains numéros ne sont pas disponibles par l'entremise de la collection numérique de BANQ, ou n'ont simplement jamais été publiés (notamment les numéros de 1930 à 1933 qui restent introuvables sur Internet et ceux de 2007 à 2015 qui ne sont disponibles que sur le site officiel de la revue.)

jour. Le deuxième élément du corpus, la revue Cité Libre, traite aussi de divers enjeux touchant les Québécois de 1950 à 2000. Comme la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) le mentionne en décrivant celle-ci dans sa collection numérique « le fédéralisme et l'unité canadienne sont ses principaux chevaux de bataille ». Son objectif premier étant la défense de la liberté d'expression, elle devient l'une des revues d'idées québécoises les plus connues des années 1950. Cité Libre a publié un total de 165 numéros. Il est important de noter que sa publication fût marquée par une longue pause de 1971 à 1990.

L'Action Nationale et Cité Libre sont pertinentes à l'étude de l'identité sociale québécoise dans la mesure où elles sont, comme l'entend Lamonde (1989), toutes deux d'importants réservoirs du discours intellectuel québécois. À cet effet, Catherine Bouchard (2002) énonce, en parlant de la revue l'Action Nationale, que cette dernière témoigne des multiples modalités à travers lesquelles s'exprime la pensée sur la nation. Les deux revues qui constituent notre corpus sont également pertinentes dans la mesure où d'importantes figures de l'histoire québécoise y ont respectivement contribué (entre autres, Lionel Groulx et André Laurendeau chez l'Action Nationale ; Pierre Elliott Trudeau chez Cité Libre). Finalement, le fait que ces deux revues ont fait figure de corpus dans des études visant à comparer les différentes conceptions de la nation québécoise (Bouchard, 2002) ou à explorer les idéologies véhiculées par les contributeurs (Meunier & Warren, 1998), témoigne de la pertinence de ces dernières d'un point de vue scientifique.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Plan de l'étude

Cette étude a été réalisée au moyen d'une stratégie d'analyse mixte. Les occurrences relevées à l'aide du marqueur « nous sommes » ont été analysées quantitativement et qualitativement. Plus précisément, le portrait quantitatif de l'identité sociale des deux groupes à l'étude a été dressé à l'aide de quatre indicateurs, soit : la nature de la relation, l'évaluation de l'endogroupe, la présence de menaces et finalement la clarté identitaire. Le portrait qualitatif de l'identité sociale des deux groupes à l'étude a, quant à lui, été esquissé en décrivant d'une manière succincte les catégories sociales auxquelles les membres de l'endogroupe s'identifient, et auxquelles ces derniers associent le ou les exogroupe(s) avec lesquels ils sont en relation. Il est important de noter que ces analyses qualitatives et quantitatives seront lues à travers le passage du temps et les évènements qui le caractérisent.

Procédure

Afin d'étudier la construction de l'identité du groupe d'individus qui contribuent à la revue l'Action Nationale (les Québécois souverainistes) à travers le temps et comparer le discours identitaire provenant de ce même groupe souverainiste à celui de Québécois fédéralistes que représente la revue Cité Libre lors du second référendum sur la souveraineté du Québec, une recherche d'articles a été réalisée à l'aide d'Internet dans le but d'assembler notre corpus. Comme la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) permet l'accès en ligne des revues l'Action Nationale et Cité libre au public, nous comptions construire notre corpus à même le site Internet de la BAnQ. Toutefois, nous nous sommes aperçus, après seulement quelques vérifications, que plusieurs numéros

étaient enregistrés sous forme d'images dont le contenu textuel ne pouvait être extrait. Par conséquent, une fois les articles trouvés sur la collection numérique du site de la BAnQ, nous avons enregistré les formats PDF de chacun d'entre eux pour ensuite les transformer en format de reconnaissance optique de caractère. Cette transformation a eu pour effet de faciliter l'analyse de contenu.

À la suite de ce travail, 395 numéros associés à l'Action Nationale ainsi que 17 numéros associés à la revue Cité Libre furent examinés à l'aide d'une analyse de contenu. Il est à noter que certains numéros de la revue l'Action Nationale n'étaient pas disponibles via la collection numérique de BANQ, ou n'avaient tout simplement jamais été publiés (notamment les numéros de 1930 à 1933 qui restent introuvables sur Internet et ceux de 2007 à 2015 qui ne sont disponibles que sur le site officiel de la revue.). De plus, étant donné le grand volume d'articles à traiter, nous avons fait le choix de sélectionner une année sur deux pour notre corpus (les années impaires), allant de la naissance de la revue l'Action Nationale au deuxième référendum portant sur la souveraineté québécoise.

Prendre note que nous portons une attention particulière à deux évènements que nous considérons comme « hypothétiquement clé » dans l'histoire identitaire du Québec, c'est-à-dire les deux référendums sur la souveraineté (1980 et 1995) ainsi que l'évolution entre les deux. Il était donc essentiel de compter l'an 1980 dans notre corpus. Il est également à noter que, pour la partie comparative de ce mémoire, nous nous intéressons à trois temps bien précis dans les deux revues soit un an avant l'évènement (1994), ensuite l'année de l'évènement (1995), enfin un an après l'évènement (1996). Nous avons donc inclus ces années à notre corpus. Aux fins de ce mémoire, nous avons donc analysé une

année sur deux des périodes suivantes : de 1917 à 1929 et de 1933 à 1995 pour la revue l'Action Nationale en plus des années 1980, 1994 et 1996; et de 1994 à 1996 pour la revue Cité Libre.

Par la suite, une recherche inspirée de la méthode de László (2008; 2014) a été effectuée dans le corpus à partir de deux marqueurs linguistiques, nous donnant ainsi accès à des passages où l'on traite de l'identité sociale, soit : le marqueur identitaire « identité » et le marqueur identitaire « nous sommes ». Une fois ces passages relevés, nous les lisions pour noter nos observations aux moyens de codes établis en nous appuyant sur la théorie de l'identité sociale et ses dérivées. Si, toutefois, la lecture de l'occurrence elle-même n'était pas suffisante pour être codée rigoureusement, nous lisions les quelques phrases qui la précédaient dans le texte, ou encore le titre de l'article ainsi que son introduction, afin de la remettre en contexte. Les occurrences relevées nous ont donc permis de déterminer la fréquence à laquelle ces marqueurs identitaires apparaissaient dans le discours des deux groupes à l'étude au fils des années. Ce travail de codage nous permettait aussi de voir la variation de ces termes et avoir un aperçu de la place prise par ceux-ci dans le discours en relation avec divers évènements propres au Québec et aux différents groupes à l'étude.

Afin de décrire le portrait général du « nous » et du « eux » pour les deux groupes à l'étude, nous avons, dans un premier temps, dressé les listes des appellations utilisées par ces groupes pour désigner l'endogroupe et l'exogroupe. Des catégories ont ensuite été générées à partir de ces deux listes. Finalement, pour nous aider à créer ces portraits, nous nous sommes attardés à savoir si les groupes avec lesquels l'endogroupe apparaissait

étaient présentés sur la base des différences (exogroupes) ou sur la base des similitudes (endogroupes) que celui-ci partage avec ces derniers. Pour ce faire, lorsque nous étions face à une occurrence du « nous sommes » en relations intergroupes (N=1 559), nous codions si le groupe ou les groupes énoncés étaient présentés comme similaires ou différents à l'endogroupe.

À titre de rappel, « *l'identité [...] est surtout analysée comme la construction d'une différence, l'élaboration d'un contraste, la mise en avant d'une altérité.* » (Tajfel (1972; 1974, 1981) dans Bourhis & Leyens (1999, p.69-70)). Aussi, l'identité sociale se narre, entre autres, à partir des relations qu'entretient l'endogroupe avec lui-même et certains exogroupes. Dans cette optique, nous avons codé les occurrences du « nous sommes » de manière à diviser les interactions intragroupes des interactions intergroupes. Pour ce faire, nous codions simplement si oui ou non l'endogroupe était mis en relation avec un ou plusieurs exogroupe(s). Fait à noter, nous nous sommes arrêtés aux exogroupes (implicites et explicites) auxquels nous avions accès par la méthode d'analyse de discours, c'est-à-dire ceux qui étaient énoncés dans les textes, ou encore que l'on pouvait déduire par le contexte dans lequel le « nous sommes » était présenté. Pour les besoins d'analyse (dans le temps, et de comparaison entre les revues), nous avons décidé de ne pas présenter de distinctions entre les niveaux implicites et explicites des exogroupes énoncés et nous les avons donc regroupées en un même code.

Cette comparaison, parfois intragroupe parfois intergroupe, nous a ensuite permise de coder la qualité de l'identification sociale (Perreault & Bourhis, 1999). En lisant les occurrences relevées et en les replaçant en contexte, nous codions si l'évaluation

accompagnant le « nous sommes » était négative, positive ou neutre. Une évaluation à caractère ***négatif*** était codée à l'aide de tout ce qui référait soit à des faiblesses et défauts, c'est-à-dire à des éléments sur lesquels le groupe en question a un certain contrôle, mais un manque de volonté, par exemple : nous sommes « des êtres lâches », « vraiment stupides », « pas assez sages pour comprendre », soit à des handicaps, c'est-à-dire des éléments sur lesquels le groupe n'a pas de contrôle, par exemple : nous sommes « petits», « minoritaires », « exposés aux attaques ».

Une évaluation à caractère ***positif*** était, quant à elle, codée par des éléments faisant référence soit à des forces (nous sommes « fidèles », « forts », « incassables »), soit à des privilèges (nous sommes « les héritiers », « les heureux témoins »). Les occurrences ne présentant ni caractère positif, ni caractère négatif se voyaient alors codées comme étant ***neutre***. Parmi celles-ci, nous retrouvons des affirmations purement descriptives, par exemple : nous sommes « ce que nous sommes », « catholiques », « Canadiens ». Il arrivait parfois que les évaluations décelées à travers le texte suivant le marqueur identitaire fussent à la fois négatives et positives, par exemple : nous sommes « ou bien dehors, ou bien dedans », « trop vieux pour le sensationnaliste, mais assez jeunes pour analyser les problèmes ». Dans des situations pareilles, nous codions également l'occurrence comme étant neutre. Toutefois, il est important de noter que ces situations étaient très rares (N=9).

La présence de menaces jouant également un rôle clé dans la perception d'une identité sociale non satisfaisante (Stephan & Renfro, 2002), nous avons cru bon de tenter de relever sa présence à travers notre corpus. Ainsi, nous avons codé la présence de menaces au sens où Stephan et Renfro (2002) l'emploient, c'est-à-dire selon son caractère

symbolique, réel, ou encore symbolique et réel. Dans le cas où aucune trace de menace ne semblait être présente, nous codions l'absence de menace dans l'occurrence comme ***indétectable.*** Dans le cas contraire, nous la codions selon la nature de la menace présente. Les menaces qui constituent un danger pour l'existence de l'endogroupe, référent à sa puissance économique, politique, son bien-être physique ou encore matériel (Stephan & Renfro, 2002), étaient codées comme étant une ***menace réelle***. Un moyen que nous avons utilisé pour reconnaitre ce type de menace était d'ajouter « ...alors nous risquons de nous éteindre » à la fin de l'occurrence relevée, par exemple : nous sommes « défavorisés par les disparités économiques... alors nous risquons de nous éteindre », ou encore nous sommes « appelés à devenir une proportion sans cesse décroissante... alors nous risquons de nous éteindre ». La menace du type symbolique pour sa part, c'est-à-dire une menace qui met en danger le système de valeurs et de croyances ainsi que la manière de percevoir le monde de l'endogroupe (Stephan & Renfro, 2002) pouvait être identifié en ajoutant « alors nous risquons de changer notre manière de penser » à l'occurrence relevée. Par exemple : nous sommes « à la merci de tous les vents... alors nous risquons de changer notre manière de penser », ou encore « noyés dans une mer de culture... alors nous risquons de changer notre manière de penser », étaient codées comme étant une ***menace symbolique***. Si toutefois les deux formulations s'appliquaient à l'occurrence, comme c'est le cas dans l'exemple suivant : nous sommes « entourés d'une masse de 250 000 000 de personnes de langue anglaise... alors nous risquons de nous éteindre, ou ... alors nous risquons de changer notre manière de penser », nous codions l'occurrence comme étant une ***menace à la fois symbolique et réelle***.

Un contexte où les relations de pouvoir sont asymétriques entre deux groupes est un des facteurs que Taylor (1997, 2002) a identifié comme influençant la clarté de l'identité d'un groupe. À la lumière de cette proposition, nous avons codé les occurrences du « nous sommes » de manière à distinguer les moments où l'identité sociale des deux groupes à l'étude était claire des moments où l'identité sociale de ceux-ci était moins claire. Pour ce faire, nous avons codé comme étant ***claires*** toutes les occurrences qui présentaient des termes explicites en lien avec le « nous sommes », notamment : nous sommes « certains », « sûrs », « convaincus ». Nous avons également codé comme claires les affirmations par rapport à un groupe d'appartenance (nous sommes « francophones », « appelés à vivre en coexistence », « d'heureux citoyens »), les appellations par rapport à la distance connue d'un groupe d'appartenance : nous sommes « très loin d'une telle situation », « presque des intrus chez nous », « loin d'être assez riches », et les appellations par rapport à une précision dans un groupe d'appartenance: nous sommes « deux fois plus peureux », « un peu gênés », « le quart de la population ».

En ce qui a trait au codage des occurrences du « nous sommes » ***non claires***, comme pour le codage des occurrences claires, nous y avons inclus les occurrences dont les termes exprimaient explicitement un flou identitaire : nous sommes « mal définis », « perdus », « emmêlés », « incertains », « qui sommes-nous? ». Nous avons également codé comme telles les occurrences où le groupe semble se questionner de plusieurs manières par rapport à des catégories sociales. D'abord, lorsque le groupe semble avoir conscience qu'il existe plusieurs catégories, mais qu'il se questionne à savoir à laquelle d'entre elles il appartient : nous sommes « à droite ou à gauche? », « des Français ou des Canadiens?

», « morts ou vivants? », ou encore lorsque le groupe ne semble se reconnaitre dans aucune d'entre elles : nous sommes « obligés de tenir dans nos mains trois ou quatre drapeaux », sommes-nous « d'une autre sorte d'humanité? ». Ensuite, lorsque son questionnement est plus précis, c'est-à-dire qu'il semble avoir conscience qu'une catégorie sociale existe et se questionne à s'avoir s'il en fait partie ou non : sommes-nous « tous des immigrants? », « une nation? », « des isolationnistes? ». Enfin, lorsque le groupe semble avoir conscience qu'il fait partie d'une catégorie sociale, mais se questionne à propos de la valeur de celle-ci par rapport à d'autres catégories sociales (connues ou inconnues) : sommes-nous « déjà si riches? », « assez grands? »,. La présence de « si » ou de formulations en question (sommes-nous) s'avérait alors grandement utile pour déceler les occurrences non claires.

Il est à noter que 45 occurrences pour la revue l'Action Nationale et 7 occurrences pour la revue Cité Libre n'ont pu être codées par rapport à la clarté étant donné qu'elles présentaient un propos sur le groupe rapporté par une autre personne ou un autre groupe. L'opinion pouvait alors être mise en relation ou non, être positive, négative ou neutre, elle pouvait également laisser paraitre des traces de menaces, mais elle ne nous permettait pas de dire si elle était claire pour l'endogroupe étant donné qu'elles n'étaient pas énoncées par lui. Nous avons donc décidé d'exclure ces occurrences pour l'analyse de la clarté identitaire (N=4 066 pour l'Action Nationale et N=125 pour Cité Libre).

Rapport-Gratuit.com

Résultats

La section suivante présente les résultats de nos analyses qualitatives et quantitatives à travers le passage du temps et les évènements qui le caractérisent. Dans l'optique de facilité la compréhension des résultats (voir la figure 1), nous identifions des évènements importants dans l'histoire des groupes à l'étude aux moyens de lettres alphabétiques : (ces évènements nous ont été suggérés par l'outil Bilan du siècle[2]).

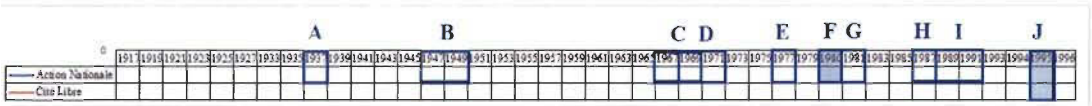


Figure 1 : Lettres associées aux événements historiques

En ordre, la lettre A, correspond à la fondation du Parti National en 1937. La lettre B désigne la période qui accompagne la publication du Manifeste sur le Refus global de 1948. La lettre C comprend deux évènements subséquents, soit la publication du Manifeste sur la souveraineté en 1967 et la fondation du Parti Québécois en 1968. La lettre D quant à elle fait référence à la Crise d'octobre de 1970 et des évènements qui l'ont entourée. La lettre E souligne la loi 101 établie en 1977. Les lettres F et J font référence aux deux référendums sur la souveraineté du Québec (le référendum de 1980 et celui de 1995). Ils constituent tous deux des éléments que nous considérons comme hypothétiquement clefs pour comprendre l'identité sociale des groupes à l'étude et sont

[2] Bilan du siècle est site internet pédagogique qui se consacre à l'évolution de la société québécoise pendant le 20e siècle. Créé par une équipe de spécialistes de l'École de politique appliquée et d'autres disciplines de la faculté de lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, cet outil est décrit comme étant la plus importante base de données sur l'histoire contemporaine du Québec (https://www.usherbrooke.ca/politique-appliquee/recherche/bilan-du-siecle/)

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

donc les sujets d'une attention toute particulière. La lettre G réfère à la nuit des longs couteaux. Finalement, les lettres H et I font respectivement référence aux négociations sur la ratification de l'accord du lac Meech et au rejet final de cet accord. Nous présentons donc les résultats sous trois volets en synchronisation avec ces évènements selon les cas échéants. Un premier volet quantitatif fait état de la fréquence des occurrences relevées dans le discours à l'aide des deux marqueurs identitaires : « identité » et « nous sommes ». Un second volet, qualitatif, dresse le portrait de la dynamique intergroupe que se font les groupes à l'étude d'eux-mêmes (endogroupe), ainsi que des exogroupes avec lesquels ceux-ci sont en relation. Un troisième et dernier volet, à nouveau quantitatif, illustre certaines caractéristiques de l'identité sociale des groupes à l'étude au moyen de quatre indicateurs, ainsi que certains croisements entre ceux-ci. Ces indicateurs sont : la nature de la relation, l'évaluation de l'endogroupe, la présence de menaces et finalement la clarté identitaire.

La fréquence des marqueurs identitaires « identité » et « nous sommes »

Au cours des 46 années analysées, 1 562 occurrences du mot « identité » ont été relevées (N=1 334 pour la revue l'Action Nationale; N=228 pour la revue Cité Libre) et presque qu'aucune d'entre elles ne figurait entre les années 1917 et 1963 (N=56). La figure 2 illustre d'ailleurs la fréquence des occurrences relevées du mot « identité » de 1917 à 1996.

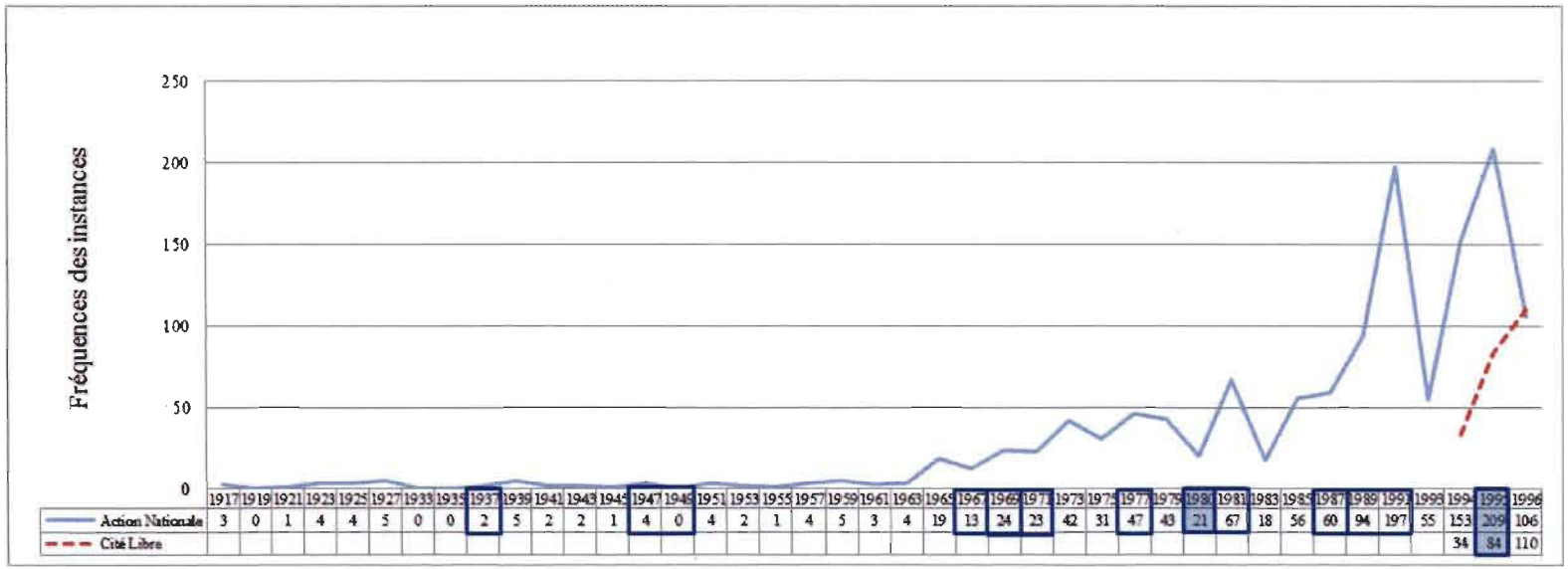


Figure 2 : Fréquences des occurrences relevées à partir du marqueur identitaire « identité » de 1917 à 1996

La « naissance » du concept d'identité semble concorder avec la présentation de l'idée d'un Québec souverain apportée par René Lévesque dans son Manifeste « Un pays qu'il faut faire » (1967). Il est aussi possible de noter que la fréquence d'apparition du mot identité croît dans la revue l'Action Nationale jusqu'à atteindre un premier sommet en 1981. L'atteinte de ce premier sommet concorde au lendemain de l'annonce des résultats du premier référendum-association ainsi qu'à la nuit aux longs couteaux.

Le nombre d'occurrences relevées du mot « identité » présente ensuite une baisse et le concept d'identité semble connaitre une recrudescence à partir de 1985 jusqu'à l'atteinte d'un nouveau sommet (trois fois plus haut que le premier) en 1991, soit tout juste après les évènements associés à l'accord du lac Meech. Cette montée du terme « identité » dans le discours de la revue l'Action Nationale, sera suivie d'une chute jusqu'à l'an 1993. L'utilisation du terme « identité » se voit ensuite relancée dans la revue l'action Nationale jusqu'à atteindre même un troisième sommet en 1995, soit la période associée au deuxième référendum sur la souveraineté du Québec. Tout comme à la suite de l'annonce des résultats du premier référendum, il est finalement possible d'observer une rechute de la présence du terme dans le discours de la revue l'Action Nationale suite à l'annonce des résultats du second référendum.

En ce qui concerne la revue Cité Libre, on remarque une croissance dans l'utilisation du terme « identité », et ce tout au long des trois années ciblées. Cependant, une fois le vote référendaire et l'annonce des résultats passés, la croissance de l'utilisation du terme semble ralentir.

Contrairement aux occurrences relevées à partir du marqueur identitaire « identité », celles relevées par le marqueur « nous sommes » se sont avérées beaucoup plus nombreuses. À ce propos, 4 243 occurrences en lien avec notre sujet ont été relevées (à l'origine 4 382, mais 139 ont été éliminées à défaut de pertinence (des « nous sommes » factuels, ex : nous sommes en 1932)) (donc N= 4 111 pour la revue l'Action Nationale; N=132 pour la revue Cité Libre). Les résultats illustrés dans la figure 3 présentent la variation de l'utilisation de « nous sommes » comme marqueur identitaire dans le discours des revues l'Action Nationale et Cité Libre.

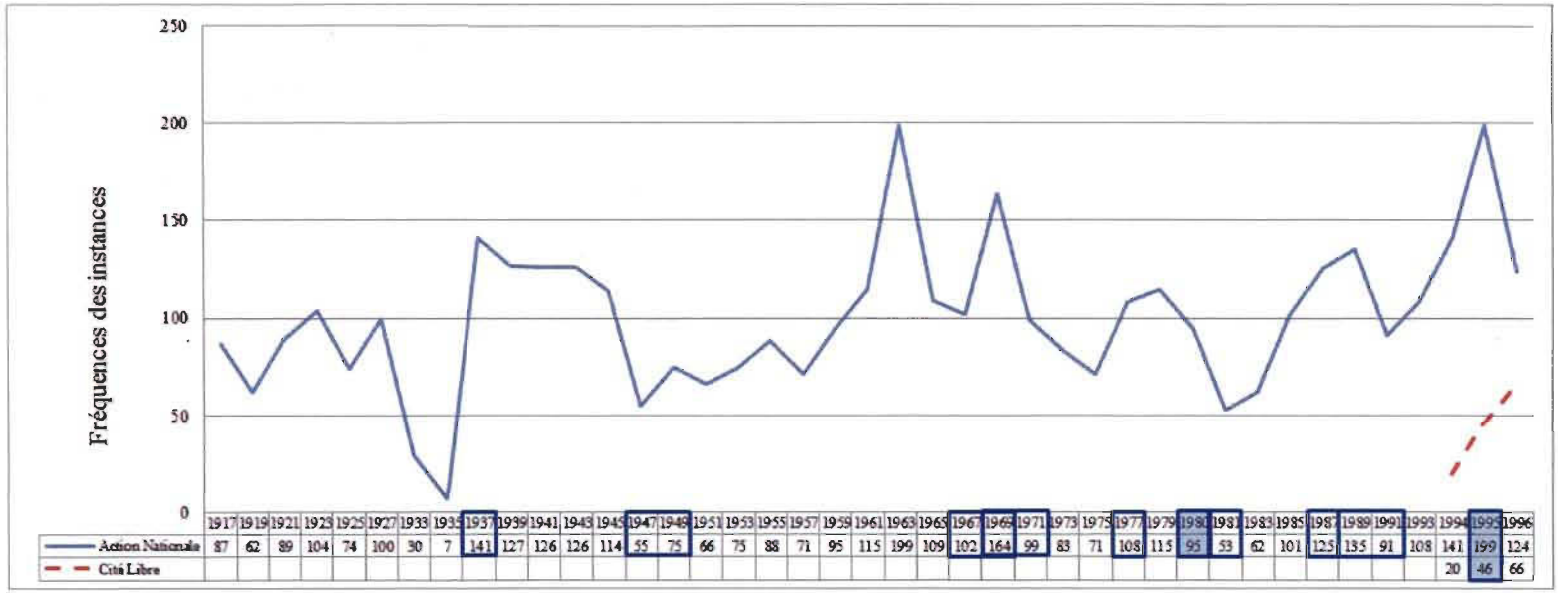


Figure 3 : Fréquences des occurrences relevées à partir du marqueur identitaire « nous sommes » de 1917 à 1996

Il est possible d'observer qu'en ce qui concerne l'Action Nationale, l'utilisation de « nous sommes » varie d'une fréquence de 62 à 100 occurrences de la fondation de la revue à l'an 1927. Elle décroit ensuite jusqu'à atteindre son point le plus bas en 1935 (avant de coller une interprétation à ce propos, il est important de noter que l'an 1935 était une très petite année de publication. Beaucoup de numéros étaient manquants et les articles étaient généralement courts). Vient alors une augmentation rapide de l'utilisation du terme en 1937 (année correspondante à la fondation du Parti Nationale), suivi d'un maintien relatif de la fréquence d'utilisation jusqu'en 1945. L'utilisation de « nous sommes » semble ensuite diminuer de moitié durant les deux années suivantes, qui correspondent en fait à la période juste avant la publication du Manifeste du Refus global. Il est possible de voir, par la suite, que le niveau d'utilisation reste sensiblement le même (bas) jusqu'en 1957 où il subit alors une suite de deux ascensions; la première de 1957 à 1961 et la seconde, presque deux fois plus prononcée de 1961 à 1963.

La fréquence d'utilisation de « nous sommes » diminue ensuite en deux traits : un premier de 1963 à 1965 et un second presque au point de maintien de 1965 à 1967. À partir de cette année (1967), année correspondante à la présentation de l'idée de souveraineté en plus de la création du Parti Québécois en 1968, la fréquence augmente jusqu'en 1969, puis redescend ensuite jusqu'en 1975. Elle augmente ensuite de 1975 à 1977, en simultané avec la mise au point de la loi 101, se maintient jusqu'en 1979 et descend ensuite jusqu'en 1981 (période qui comprend le premier référendum de 1980). On observe une cinquième augmentation de 1981 à 1989 comprenant les négociations de 1987 sur l'accord du lac Meech, suivi d'une baisse jusqu'en 1991 concordant avec

l'abandon de cet accord. S'en suit une sixième et dernière période d'augmentation, cette fois-ci très prononcée, jusqu'au référendum de 1995, qui lui, sera suivi d'une baisse de l'utilisation de « nous sommes ».

En ce qui a trait à Cité Libre, la fréquence d'utilisation du terme « nous sommes » ne fait qu'augmenter de manière constante à travers les trois années ciblées.

Résultats qualitatifs

La lecture des occurrences relevées à l'aide du marqueur « nous sommes » nous a permis de dresser le portrait général que se font les deux groupes à l'étude d'eux-mêmes, ainsi que des exogroupes avec lesquels ils sont en relation. Les tableaux 1 à 4 exposent les grandes catégories sociales qui ont émané de ces analyses qualitatives ainsi qu'un résumé énumératif de leur arborescence. Mais avant de les considérer, il est à noter que bien que les appellations utilisées pour désigner l'endogroupe et l'exogroupe se modifient un peu d'une année à l'autre, ces tableaux présentent le portrait général des deux groupes à l'étude. Certaines catégories sociales sont utilisées tout au long des périodes étudiées alors que d'autres ne sont utilisées que l'instant d'une certaine période (à ne pas confondre avec l'ordre alphabétique de présentation). Il est à noter que la dynamique existante entre les catégories sociales de l'endogroupe et celles de l'exogroupe sera traitée dans la section discussion afin de la décrire.

Le discours relevé dans la revue l'Action Nationale, se réduit en quatre grands axes lorsque l'on s'attarde aux catégories sociales qui caractérisent l'endogroupe (voir le tableau 1).

Nature du groupe	Nombre et Pouvoir	Langue et Territoire	Idéologie et Politique
➢ Nation ➢ Peuple ➢ Race	➢ Majorité/ majoritaires ➢ Minorité/ minoritaires	➢ Canadiens ➢ Canadiens et Français/ Canadiens-français ➢ Français ➢ Francophones ➢ Franco-Québécois ➢ Nord-Américains ➢ Québécois	➢ Catholiques ➢ Chrétiens ➢ Indépendants ➢ Libres ➢ Nationalistes ➢ Souverains/ souverainistes

Tableau 1 : Catégories sociales représentant l'endogroupe dans la revue l'Action Nationale

La première catégorie (Nature du groupe) fait référence aux termes qui déterminent une supra catégorie d'appartenance (peuple, nation, race). La deuxième catégorie (Nombre et Pouvoir) réfère à la quantité de membres du groupe (la majorité, la minorité), ainsi que le pouvoir qui lui est associé (majoritaires, minoritaires). Aux fils des années observées, ce discours semble avoir muté des termes « la minorité » et « minoritaires » (au Canada) vers les termes « la majorité » et « majoritaires » (au Québec). L'aspect de la langue et du territoire correspondent à la troisième catégorie (Langue et Territoire). Se regroupent parmi celles-ci, des termes désignant à la fois un lieu d'appartenance (France, Nord de l'Amérique, Canada, Québec) et une langue (français, francophone). La dernière catégorie (Idéologie et Politique) soutient des termes qui font référence à des croyances tantôt religieuses (catholiques, chrétiens), tantôt politiques (indépendants, libres, nationalistes, souverains).

Le discours relevé dans la revue Cité Libre quant à lui semble être imprégné des mêmes grandes catégories que celui relevé dans la revue l'Action Nationale, à l'exception de la catégorie Nombre et Pouvoir (voir le tableau 2).

Rapport-Gratuit.com

Nature du groupe	Langue et Territoire	Idéologie et Politique
➢ Nation (pluraliste) ➢ Peuple (du Canada)	➢ Canadiens ➢ Canadiens-français ➢ Canadiens ET Québécois ➢ Québécois	➢ Fédéralistes

Tableau 2 : Catégories sociales représentant l'endogroupe dans la revue Cité Libre

Tout comme pour le discours relevé dans la revue l'Action Nationale, celui associé à Cité Libre tente de définir la supra catégorie à laquelle le groupe appartient. Pour ce faire, les termes utilisés semblent les mêmes que pour le premier groupe observé, mais celui-ci y ajoute une nuance, notamment : il utilise le terme « nation », tout en qualifiant cette dernière de pluraliste; il utilise le terme « peuple », mais spécifie bien « ...du Canada ». En ce qui a trait à la catégorie Langue et Territoire, on décèle dans le discours l'utilisation des mêmes points de repère quant au territoire d'appartenance (Canada, Québec) ainsi que de la même langue (français). Toutefois au lieu de chercher à placer un OU entre Canadiens et Québécois, comme il est ressenti dans l'autre revue pour les mêmes années, on y appose un ET. Finalement, la catégorie Idéologie et Politique traitent des croyances politiques (fédéraliste).

Dans le cas du discours analysé dans la revue l'Action Nationale, nous avons pu identifier parmi la liste des exogroupes mentionnés quatre catégories sociales (voir le tableau 3).

Les Anglais	Les Français	Les Autres	Les gouvernements
➢ Angleterre/ Britanniques/ couronne ➢ Anglo-saxons ➢ Canada ➢ Canadiens anglais ➢ Colons anglais ➢ États-Unis ➢ Majorité ➢ Minorité québécoise (les Québécois anglophones) ➢ Protestants	➢ Canadiens-français ➢ France (+Français de France) ➢ Francophones d'autres pays ➢ Francophones d'autres provinces + Acadiens ➢ Québécois	➢ Autres pays : Japon, Mexique, Allemagne … ➢ Immigrants + Réfugiés ➢ Le monde	➢ Confédération ➢ Gouvernement fédéral ➢ Gouvernement provincial

Tableau 3 : Catégories sociales représentant l'exogroupe dans la revue l'Action Nationale

Trois d'entre elles sont construites par rapport à la notion de langue : les Anglais, les Français et les Autres, alors que la dernière a trait à la politique (les gouvernements). La catégorie sociale « Les Anglais » revêt d'abord les formes de l'Angleterre, des Britanniques, de la couronne et des colons anglais, puis se transforme pour devenir les Canadiens anglais, la majorité, le Canada, les Anglo-saxons et les États-Unis. Ce n'est que vers la fin des périodes observées que l'utilisation du terme « minorité québécoise » apparait dans le discours pour désigner « Les Anglais ». La catégorie sociale « Les Français » pour sa part, à l'exception du terme « Québécois » qui n'apparait que plus tard dans le temps, semble conserver les mêmes formes tout au long du corpus analysé, c'est-à-dire soit les français de France, soit ceux d'autres pays, soit ceux d'autres provinces. « Les Autres » sont désignés à un niveau d'abstraction très élevé (le monde) ou encore de manière spécifique à d'autres pays (le Japon, le Mexique, l'Allemagne, etc.). Il arrive également, plutôt vers les dernières années analysées, que « Les Autres » prennent la forme des immigrants ou des réfugiés (canadiens et/ou québécois). Finalement, la catégorie sociale « Les gouvernements » oscille entre les trois formes suivantes : le

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

gouvernement fédéral, le gouvernement provincial et la Confédération, tout dépendant des périodes.

En ce qui concerne la catégorisation sociale de l'exogroupe relevée dans la revue Cité Libre (voir le tableau 4), quatre catégories sociales ont été extirpées du discours. Trois référents aux autres selon différents territoires : « Les Autres au Canada », « Les Autres en Amérique du Nord » et « Les Autres en dehors du continent », et encore une fois une catégorie sociale qui réfère au politique : « Les Autres (politique) ».

Les Autres au Canada	Les Autres en Amérique du Nord	Les Autres en dehors du continent	Les Autres (politique)
➢ Autochtones ➢ Étrangers qui demandent l'accueil ici	➢ États-Unis/ Américains ➢ Le reste des citoyens du continent nord-américain	➢ Allemands ➢ Australie ➢ Européens/ Français (de France) ➢ Nouvelle-Zélande ➢ Soviétisés ➢ Suisses	➢ Gouvernement ➢ Gouvernement péquiste/ péquistes ➢ Nationalistes ➢ Souverainistes ➢ Indépendantistes ➢ Nos opposants au référendum

Tableau 4 : Catégories sociales réprésentant l'exogroupe dans la revue Cité Libre

« Les Autres au Canada » prend la forme des Autochtones ou encore des étrangers qui demandent l'accueil au Canada et au Québec. « Les Autres en Amérique du Nord » comprennent, quant à eux, les Américains (qui sont aussi désignés sous le terme « les États-Unis ») et le reste des citoyens du continent nord-américain. « Les Autres en dehors du continent » quant à eux ressemblent beaucoup à la catégorie « Les Autres » retrouvée dans le discours de l'Action Nationale. Elle désigne en fait d'autres pays, par exemple l'Allemagne, l'Australie, la Suisse, etc. Finalement, « Les Autres politiques » semblent être la catégorie qui prend le plus de place dans le discours relevé dans la revue Cité Libre par rapport aux exogroupes. Elle désigne tant les gouvernements (le gouvernement, le gouvernement péquiste) que les gens qui s'identifient à des partis ou idées politiques (les

péquistes, les nationalistes, les souverainistes, les indépendantistes, nos opposants au référendum).

La nature de la relation

Parmi les occurrences relevées à l'aide du marqueur identitaire « nous sommes » (N=4 111 pour l'Action Nationale et N=132 pour Cité Libre), 2 552 occurrences (62,1%) de la revue l'Action Nationale ont révélé des relations de nature intergroupe, alors que 1 559 (37,9) ont révélé des relations de nature intragroupe (χ^2 (1) = 239,86, $p < .001$), et 62 occurrences (47%) de la revue Cité Libre ont révélé des relations de nature intergroupe, alors que 70 (53%) ont révélé des relations de nature intragroupe (χ^2 (1) = 0,49, $p = .49$). La figure 4 illustre la répartition de celles-ci, et ce, pour l'ensemble des périodes de temps observées dans cette étude. Il est à noter que les résultats sont illustrés au moyen de pourcentages (et ce pour tous les graphiques qui suivront celui-ci). Comme ceux-ci sont arrondis à la première décimale, il peut arriver que la somme des pourcentages présentée pour une année équivaille à 99,9% ou 100,1% au lieu de 100% comme il serait attendu.

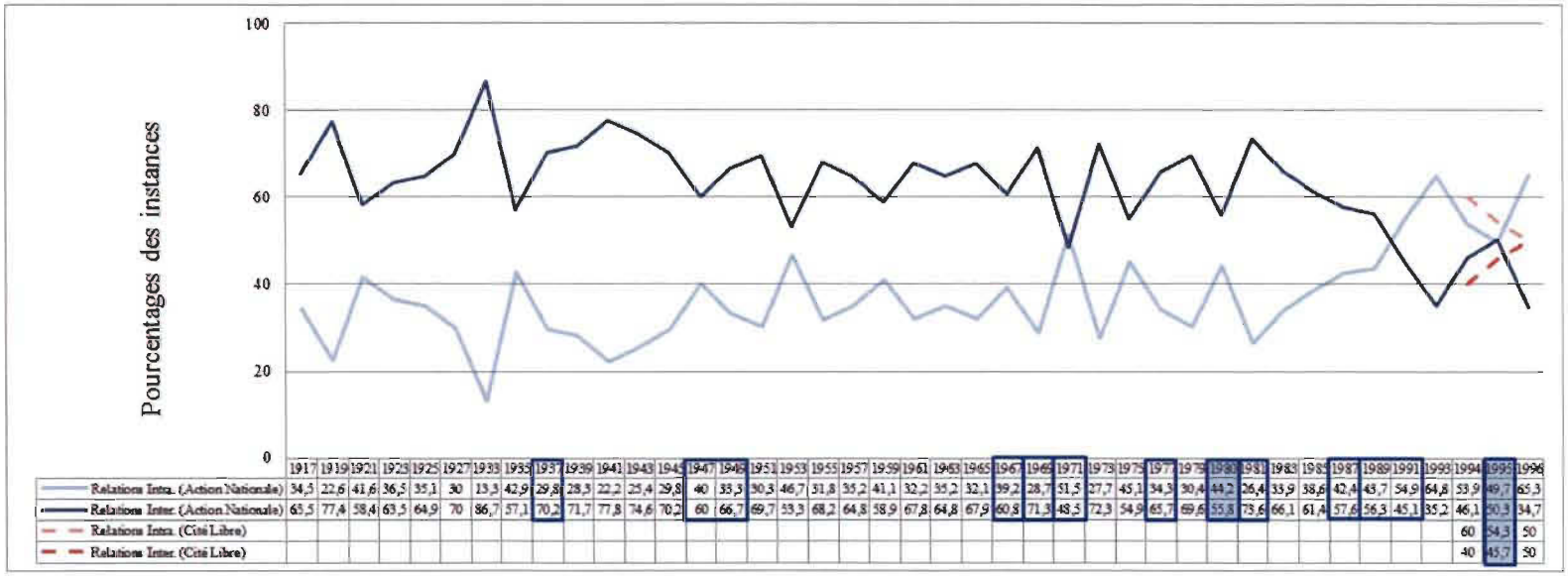


Figure 4 : Pourcentages des relations intragroupes et intergroupes de 1917 à 1996

Si l'on s'attarde aux résultats de l'analyse de la nature des relations du discours présent dans la revue l'Action Nationale, on remarque tout de suite que dans la grande majorité du temps, l'endogroupe à l'étude se présente en relation avec un ou des exogroupes, c'est-à-dire qu'il se présente par le biais de relations intergroupes. Bien qu'il y ait une certaine variation dans la nature des relations présentées dans le discours, le caractère intergroupe de celles-ci semble primer, et ce de la création de la revue jusqu'à l'entre-deux référendaire (l'an 1990). Il est possible de remarquer que la nature intergroupe des relations exprimées dans le discours atteint son sommet en 1933, soit peu de temps avant la fondation du Parti National.

Aussi, quatre moments semblent être presque autant de nature intergroupe qu'intragroupe dans les relations exprimées dans le discours de la revue l'Action Nationale. Le premier moment se trouve en 1953, peu après la publication du Manifeste sur le Refus global. Le deuxième moment où le discours semble être tant de nature intergroupe qu'intragroupe est en 1971, c'est-à-dire en pleine Crise d'octobre. À ce moment précis, on remarque que pour la première fois, les occurrences relevant la nature intragroupe des relations (51,5%) dépassent quelque peu celles relevant la nature intergroupe des relations (48%). Le troisième moment concorde avec l'an 1975, c'est-à-dire juste un peu avant l'élaboration de la loi 101 (1977). Le quatrième et dernier moment de ce type correspond au premier référendum (1980), où 55,8% des relations présentées dans les occurrences relevées semblent être de nature intergroupe, pour 44,2% de nature intragroupe.

Il est tout de même intéressant de voir que le discours identitaire redevient tout de suite de niveau très intergroupe suite à l'annonce des résultats du premier vote référendaire (1981). Le pourcentage des relations intragroupes et intergroupes tend à s'équivaloir de 1987 à 1990 où il atteint enfin ce point (années correspondantes aux négociations et au rejet final de l'accord du lac Meech). Le pourcentage des relations de nature intragroupe (54,9%) dépasse ensuite celui des relations intergroupes (45,1%) pour la première fois.

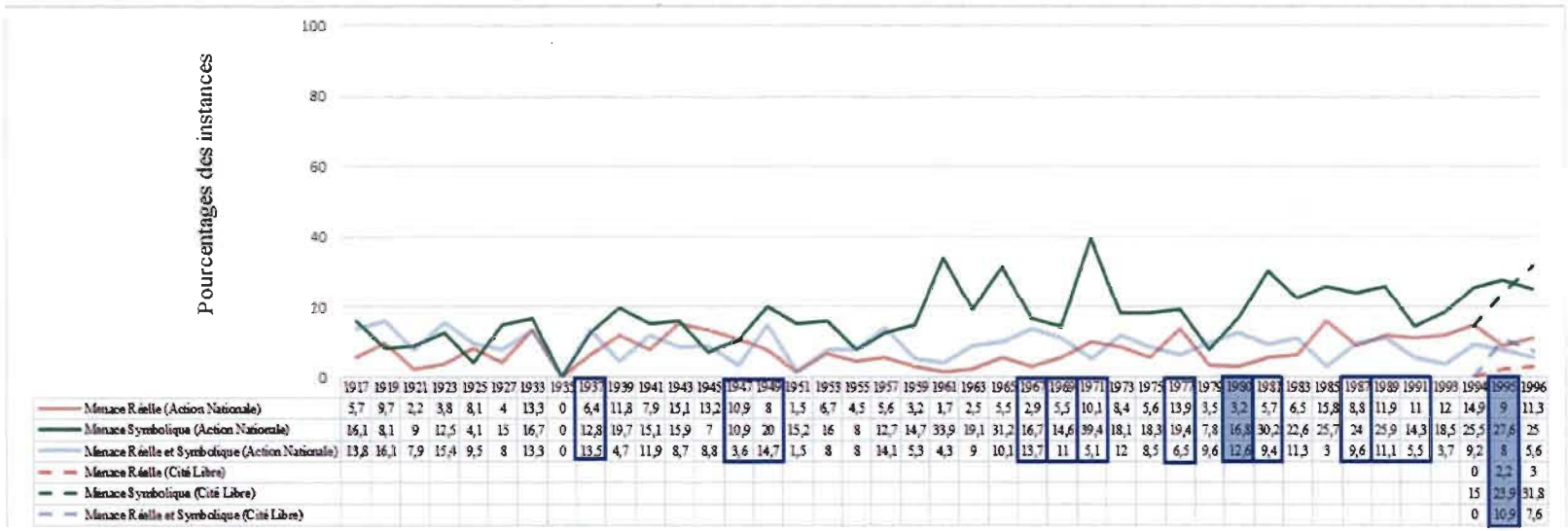
Finalement, de 1991 à 1996, les occurrences traitant des relations de nature intragroupe demeurent proportionnellement plus nombreuses que les occurrences révélant le contraire. L'utilisation des termes révélant la nature intragroupe des relations semble augmenter pour atteindre un sommet en 1993 (représentant 64% des occurrences relevées pour cette année) pour ensuite redescendre jusqu'à devenir équivalente aux occurrences intergroupes en 1995 (le deuxième référendum sur la souveraineté du Québec). Enfin, le discours redevient intragroupe à la suite du référendum (1996).

Pour Cité Libre, le discours tend d'abord vers une nature intragroupe (60%) plutôt qu'intergroupe (40%) en 1994, puis se rapproche d'un discours de nature autant intragroupe qu'intergroupe jusqu'en 1996.

La présence de menaces

Sur la totalité des occurrences relevées à l'aide du marqueur identitaire « nous sommes » dans la revue l'Action Nationale (N=4 111), 2 651 (64,5%) ne présentait aucune trace de menace (la menace était absente ou indétectable). Ainsi 1 460 (35,5%) de ces occurrences contenaient des traces de menaces (χ^2 (1) = 345,05, $p < .001$). Parmi celles-ci, 322 (7,8% des 4 111 occurrences) étaient de nature réelle, 767 (18,7%) de nature

symbolique et 371 (9%) de nature à la fois réelle et symbolique. En ce qui a trait à la revue Cité Libre, sur les 132 occurrences relevées, 84 occurrences (63,6%) semblaient dépourvues de menace, alors que 48 occurrences (36,4%) ont dévoilé une trace de menaces (χ^2 (1) = 9,82, p = .002). Parmi ces 48 occurrences, la menace prenait la forme réelle pour 3 d'entre elles (2,3% des 132 occurrences), la forme symbolique pour 35 d'entre elles (26,5%) et la forme réelle et symbolique pour 10 d'entre elles (7,6%). La figure 5 illustre les traces de menaces relevées au cours des périodes observées. Il est à noter que le tableau ne présente que les pourcentages reliés à la présence de menaces. Le pourcentage relié à la menace imperceptible peut ainsi en être déduit.



	1917	1919	1921	1923	1925	1927	1933	1935	1937	1939	1941	1943	1945	1947	1949	1951	1953	1955	1957	1959	1961	1963	1965	1967	1969	1971	1973	1975	1977	1979	1981	1983	1985	1987	1989	1991	1993	1994	1995	1996
Menace Réelle (Action Nationale)	5,7	9,7	2,2	3,8	8,1	4	13,3	0	6,4	11,8	7,9	15,1	13,2	10,9	8	1,5	6,7	4,5	5,6	3,2	1,7	2,5	5,5	2,9	5,5	10,1	8,4	5,6	13,9	3,5	3,2	5,7	6,5	15,8	8,8	11,9	11	12	14,9	9	11,3
Menace Symbolique (Action Nationale)	16,1	8,1	9	12,5	4,1	15	16,7	0	12,8	19,7	15,1	15,9	7	10,9	20	15,2	16	8	12,7	14,7	33,9	19,1	31,2	16,7	14,6	39,4	18,1	18,3	19,4	7,8	16,8	30,2	22,6	25,7	24	25,9	14,3	18,5	25,5	27,6	25
Menace Réelle et Symbolique (Action Nationale)	13,8	16,1	7,9	15,4	9,5	8	13,3	0	13,5	4,7	11,9	8,7	8,8	3,6	14,7	1,5	8	8	14,1	5,3	4,3	9	10,1	13,7	11	5,1	12	8,5	6,5	9,6	12,6	9,4	11,3	3	9,6	11,1	5,5	3,7	9,2	8	5,6
Menace Réelle (Cité Libre)																																							0	2,2	3
Menace Symbolique (Cité Libre)																																							15	23,9	31,8
Menace Réelle et Symbolique (Cité Libre)																																							0	10,9	7,6

Figure 5 : Présence de menaces en pourcentage selon sa nature de 1917 à 1996

En ce qui touche à la revue l'Action Nationale, on remarque que la présence de menaces (toutes formes confondues) ne dépasse jamais 40% des occurrences relevées dans le discours pour une année (54,5% si on additionne les trois formes de menaces). On remarque également une absence totale de menace en 1935. Il est à noter que cette année correspond à « l'année biaisée » et est donc hasardeuse à interpréter. Une autre observation est qu'au cours des quarante premières années de son existence (de 1917 à 1957) la menace se présente presque aussi souvent dans le discours sous la forme réelle que symbolique. Deux périodes où la présence de menaces était davantage symbolique que toutes autres formes font exception à ce dernier propos. Il s'agit de l'an 1939 (l'année qui a suivi la fondation du Parti National) où la forme symbolique représente 19,7% du discours relevé comparativement à 11,8% pour la forme réelle et 4,7% pour la forme réelle et symbolique. Pour les années 1949 à 1953 (les années suivantes la publication du Manifeste sur la souveraineté), la forme symbolique représente 20% (1949), 15,2% (1951) et 16% (1953) du discours relevé comparativement à 8% (1949), 1,5% (1951) et 6,7% (1953) pour la forme réelle, et 14,7% (1949), 1,5% (1951) et 8% (1953) pour la forme réelle et symbolique.

À partir de 1959, la forme symbolique de la menace présente semble prédominée sur les deux autres, et ce jusqu'au lendemain du deuxième référendum (1996). On remarque alors que celle-ci atteint ses niveaux les plus élevés de l'histoire de la revue l'Action Nationale analysée au cours de trois périodes, soit la décennie de 1961 à 1971, celle de 1981 à 1989 et enfin les années 1994 à 1996. La première période (de 1961 à 1971) présente une suite de trois montées intenses suivies de descentes abruptes. La

Rapport-Gratuit.com

première d'entre elles est visible en 1961. La présence de menace symbolique dans le discours atteint alors 33,9% contre 1,7% pour la menace réelle et 4,3% pour la menace réelle et symbolique. La seconde à lieu juste avant la publication du Manifeste sur la souveraineté. La menace de forme symbolique représente alors 31,2% contre 5,5% pour la menace réelle et 10,1% pour la menace réelle et symbolique. La troisième montée, correspondante à la période entourant la Crise d'octobre de 1970 (1971) atteint le plus haut sommet de présence de menaces relevée dans le corpus. La menace symbolique occupe alors 39,4% des occurrences relevées en comparaison avec la menace réelle (10,1%) et la menace réelle et symbolique (5,1%).

La deuxième période où le niveau de menaces est à son plus élevée (celle de 1981 à 1989) passe d'abord d'une présence de menace symbolique dans le discours de 1979 (temps préréférendaire) représentants 7,8% contre 3,5% de menace réelle et 9.6% de menace réelle et symbolique, à une présence de 30,2% contre 5,7% réelle et 9,4% réelle et symbolique en 1981 (temps postréférendaire). La présence de menace symbolique diminue en 1983 (22,6% comparativement à 6,5% pour la menace réelle et 11,3% pour la menace réelle et symbolique) et demeure ainsi élevée jusqu'en 1989, ce qui comprend les négociations des 1987 sur l'accord du lac Meech.

La troisième et dernière période qui comprend l'avant-référendum (1994), le référendum (1995) et l'après-référendum (1996) expose une présence de menace symbolique relativement stable entre 25% et 27,6% pour ces trois années.

Il est à noter que la seule fois où la présence de menace réelle se trouve à être plus élevée de plus de 6% dans le discours que la présence de menace symbolique est à l'an

1945. La menace réelle, qui n'est pas à son point le plus élevé (son point le plus élevé étant en 1985 à 15,8%), représente alors à ce moment 13,2% des occurrences relevées contre 7% pour la menace symbolique et 8,8% pour la menace réelle et symbolique. Bien que l'an 1945 ne corresponde à aucune lettre désignée au début de la section « résultats », il va de soi qu'elle est associée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui a touché plusieurs pays, dont le Canada (et par conséquent le Québec).

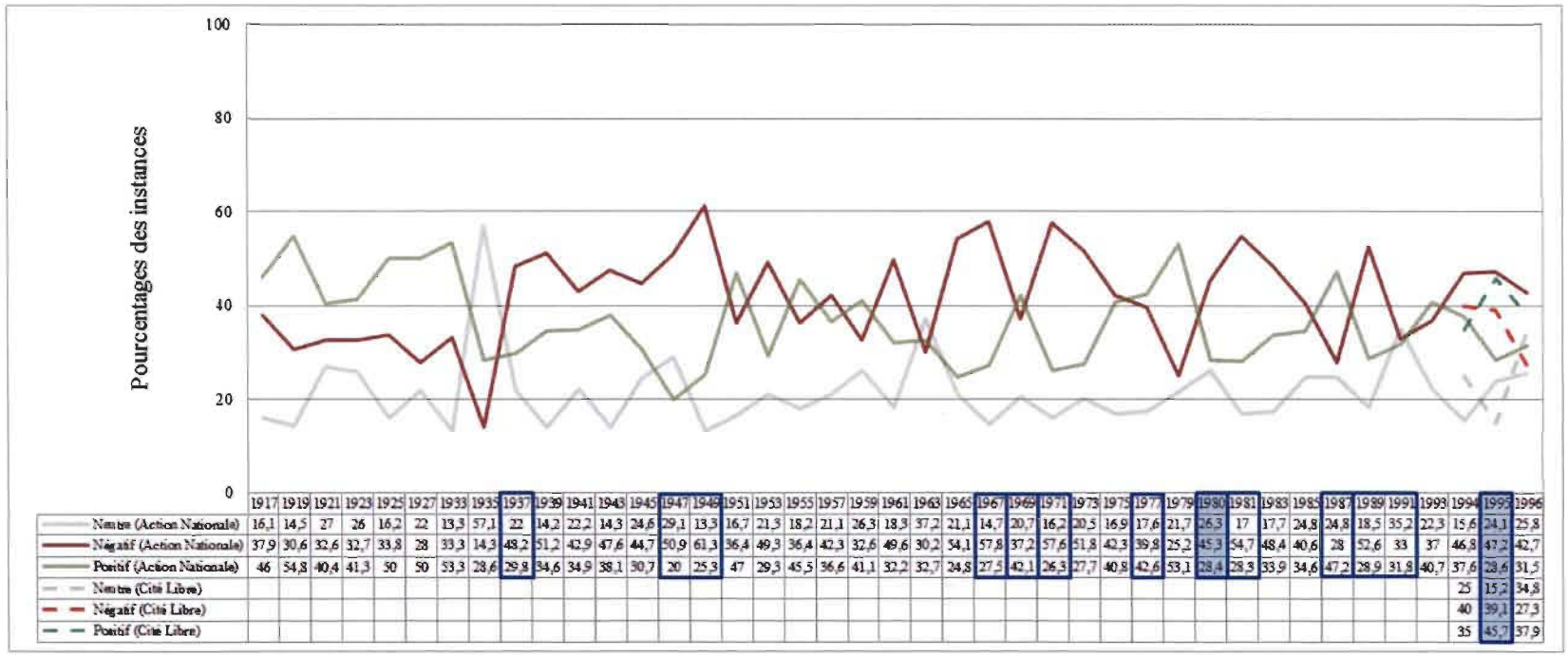
En ce qui concerne Cité Libre, la forme de menace la plus présente dans le discours est également la forme symbolique, et ce pour les trois années observées. La présence de menace, qui est alors relativement faible dans le discours l'année juste avant le référendum de 1995 (15% en 1994) et qui n'est présentée que sous la forme symbolique double en l'espace d'un an (37% des occurrences présentaient des traces de menaces à l'année référendaire de 1995 (toutes formes de menaces confondues)). Cette menace prend la forme qui suit : 23,9% des occurrences relevées illustraient une présence de menace symbolique, 2,2% réelle et 10,9 réelle et symbolique. Elle continue d'augmenter l'année suivant le référendum (1996) pour atteindre 31,8% de menace symbolique, 3% de menace réelle et 7,6% de menace réelle et symbolique.

L'évaluation de l'endogroupe

L'ensemble des occurrences relevées à l'aide du marqueur identitaire « nous sommes » nous a permis de mesurer l'évaluation de l'endogroupe. Sur les 4 111 occurrences relevées dans la revue l'Action Nationale, 1 735 (42,2%) d'entre elles décrivent négativement l'endogroupe, 1 488 (36,2%) d'entre elles le représentent positivement, et 888 (21,6%) ne sont ni positives ni négatives (codées comme une

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

évaluation neutre) (χ^2 (2) = 276,92, p < .001). Sur les 132 occurrences identifiées dans la revue Cité Libre, 44 (33,3%) d'entre elles présentent une évaluation négative de l'endogroupe, 53 (40,2%) une évaluation positive de celui-ci, et 35 (26,5%) une évaluation neutre de l'endogroupe (χ^2 (2) = 3,68, p = .16). La figure 6 fait état de ces résultats.



	1917	1919	1921	1923	1925	1927	1933	1935	1937	1939	1941	1943	1945	1947	1949	1951	1953	1955	1957	1959	1961	1963	1965	1967	1969	1971	1973	1975	1977	1979	1980	1981	1983	1985	1987	1989	1991	1993	1994	1995	1996
Neutre (Action Nationale)	16,1	14,5	27	26	16,2	22	13,3	57,1	22	14,2	22,2	14,3	24,6	29,1	13,3	16,7	21,3	18,2	21,1	26,3	18,3	37,2	21,1	14,7	20,7	16,2	20,5	16,9	17,6	21,7	26,3	17	17,7	24,8	24,8	18,5	35,2	22,3	15,6	24,1	25,8
Négatif (Action Nationale)	37,9	30,6	32,6	32,7	33,8	28	33,3	14,3	48,2	51,2	42,9	47,6	44,7	50,9	61,3	36,4	49,3	36,4	42,3	32,6	49,6	30,2	54,1	57,8	37,2	57,6	51,8	42,3	39,8	25,2	45,3	54,7	48,4	40,6	28	52,6	33	37	46,8	47,2	42,7
Positif (Action Nationale)	46	54,8	40,4	41,3	50	50	53,3	28,6	29,8	34,6	34,9	38,1	30,7	20	25,3	47	29,3	45,5	36,6	41,1	32,2	32,7	24,8	27,5	42,1	26,3	27,7	40,8	42,6	53,1	28,4	28,3	33,9	34,6	47,2	28,9	31,8	40,7	37,6	28,6	31,5
Neutre (Cité Libre)																																							25	15,2	34,8
Négatif (Cité Libre)																																							40	39,1	27,3
Positif (Cité Libre)																																							35	45,7	37,9

Figure 6 : Qualité de l'évaluation de l'endogroupe en pourcentage de 1917 à 1996

Dans le cas de la revue l'Action Nationale, le discours utilisé dans celle-ci laisse paraître une évaluation plus positive de l'endogroupe, de sa création aller jusqu'en 1933. On remarque alors une forte hausse d'utilisation de terme dépourvu de caractère évaluatif positif ou négatif de l'endogroupe (c'est-à-dire neutres) pour l'an 1935, ce qui peut être expliqué par le petit nombre d'occurrences de cette année-là. Cette « année biaisée » est ensuite suivie d'un revirement complet de situation qui semble concorder avec la Fondation du Parti National (1937) et les évènements qui l'ont entourée. L'évaluation de l'endogroupe devient alors plus négative que positive dans le discours de la revue, jusqu'à atteindre son plus haut sommet en 1949 (61,3%), peu de temps après la parution du Manifeste sur le Refus global.

De 1951 à 1963, il est possible d'observer une succession de variations entre l'évaluation négative et positive de l'endogroupe à travers le discours de la revue l'Action Nationale. À partir de 1965, on remarque une montée de l'utilisation de terme à connotation négative en lien avec l'évaluation de l'endrogroupe (54,1%). Cette montée négative se poursuit alors jusqu'en 1967 (57,8%), concordant ainsi avec la naissance de l'idée de souveraineté ainsi que la publication de son Manifeste. L'évaluation de l'endogroupe est autant positive que négative en 1969 avec la Fondation du Parti Québécois. Ça ne prend pas plus que deux ans pour que le discours de la revue l'Action Nationale soit à nouveau teinté d'une évaluation de l'endogroupe proportionnellement plus négative qui sera maintenue jusqu'en 1975. À ce moment, et jusqu'en 1977 (période où l'on débat de la loi 101 jusqu'à son adoption), le discours est imprégné d'une évaluation tant négative (39,8%) que positive (42,6%). Par contre, l'évaluation de l'endogroupe

devient alors plus positive durant la période où le premier projet de souveraineté-association commence à prendre forme en 1979 (53,1%), et devient principalement négative lors des années qui suivent l'annonce des résultats du premier référendum sur la souveraineté du Québec et la nuit des longs couteaux (45,3% en 1980 et 57,7% en 1981) jusqu'en 1985.

Une seconde période de variation entre l'utilisation de termes à connotation négative et positive pour décrire l'endogroupe est ensuite perceptible pour les années 1985 à 1993 (comprenant les évènements relatifs aux négociations sur l'accord du lac Meech (1987) ainsi que le rejet de cet accord en 1990). On peut voir qu'avant le second référendum sur la souveraineté du Québec, c'est-à-dire 1994, le discours évaluatif de l'endogroupe est davantage négatif (46,8%) que positif (37,6%). Celui-ci continue sur cette lancée durant l'année référendaire de 1995 (47,2% négatif contre 28,6% positif), et l'année post-référendaire de 1996 (42,7% négatif contre 31,5% positif).

Dans le cas de la revue Cité Libre, le discours évaluatif de l'endogroupe retrouvé semble être un peu plus négatif (40%) que positif (35%) avant le deuxième référendum (1994). Pendant l'année du référendum (1995), cette tendance s'inverse. L'évaluation de l'endogroupe devient plus positive (45,7%) que négative (39,1%). Celle-ci devient ensuite presque autant neutre (34,8%) que positive (37,9%) au lendemain du référendum (1996).

Il est à noter qu'à l'exception de l'an 1935 (l'année biaisée), deux moments dénotent une utilisation plus forte de terme dépourvu de caractère évaluatif positif ou négatif de l'endogroupe (neutres). D'abord en 1963, l'évaluation neutre représente 37,2% du discours observé, l'évaluation négative 30,2% et l'évaluation positive 32,7%. Ensuite

en 1991, l'évaluation neutre représente 35,2% du discours observé, l'évaluation négative 33% et l'évaluation positive 31,8%.

L'association entre la menace et l'évaluation endogroupe

Afin d'examiner l'association entre la présence de menaces et l'évaluation endogroupe [3], nous avons réalisé un test d'association non paramétrique. Le V de Cramer était de 0.48 ($p < 0.001$) pour la revue l'Action Nationale et de 0.52 ($p < 0.001$) pour Cité Libre. Le tableau 5 présente les résultats du croisement entre ces deux indicateurs pour le discours relevé dans les revues l'Action Nationale et Cité Libre.

			ÉVALUATION ENDOGROUPE		
			Neutre	**Négatif**	**Positif**
MENACES Action Nationale	**Imperceptible**	Effectif	739	656	1256
		% dans Menaces	27,9%	24,7%	47,4%
		% dans Évaluation	83,2%	37,8%	84,4%
		% du total	18,0%	16,0%	30,6%
	Menaces	Effectif	149	1079	232
		% dans Menaces	10,2%	73,9%	15,9%
		% dans Évaluation	16,8%	62,2%	15,6%
		% du total	3,6	26,2%	5,6%
MENACES Cité Libre	**Imperceptible**	Effectif	25	13	46
		% dans Menaces	29,8%	15,5%	54,8%
		% dans Évaluation	71,4%	29,5%	86,8%
		% du total	18,9%	9,8%	34,8%
	Menaces	Effectif	10	31	7
		% dans Menaces	20,8%	64,6%	14,6%
		% dans Évaluation	28,6%	70,5%	13,2%
		% du total	7,6%	23,5%	5,3%

Tableau 5 : Association non paramétrique entre la menace et l'évaluation de l'endogroupe

En ce qui concerne la revue l'Action Nationale, il est possible de constater que lorsqu'il y a absence de menace dans le discours (lorsque la menace est imperceptible), 18% des occurrences relevées soutenaient une évaluation de l'endogroupe neutre, 16%

[3] Nous avons pris la décision de ne pas faire de distinction entre les formes de menaces parce que le nombre d'occurrences dans la revue Cité libre était faible. De plus, à la lumière de nos résultats descriptifs, il ne faut pas oublier que la présence de menaces est surtout symbolique.

négative, et 30,6% positive. Lorsqu'il y a présence de menaces dans le discours, on observe que 3,6% des occurrences relevées ont été codées comme étant neutres, 26,2% comme étant négatives et 5,6% comme étant positives.

En ce qui concerne la revue Cité Libre, les tendances observées semblent similaires à l'analyse de la revue l'Action Nationale. Lorsque la menace est imperceptible, 18,9% des occurrences relevées sont neutres, 9,8% sont négatives et 34,8% positives. Lorsque la menaces est présente dans le discours, l'autoévaluation du groupe est à 7,6% neutre, 23,5% négative et 5,3% positive (toujours d'après les occurrences relevées).

Pour les deux revues, on remarque donc une tendance à se percevoir positivement lorsque la menace est imperceptible (30,6% pour la revue Action Nationale et 34,8% pour la revue Cité Libre). Toujours pour les deux revues, on remarque une tendance à se percevoir négativement lorsqu'il y a présence de menaces. De plus, il est intéressant de noter que lorsqu'il y a menaces, il semble rare (bien que possible) que l'évaluation de l'endogroupe soit positive.

La clarté identitaire

En ce qui concerne la clarté de l'identité pour la revue l'Action Nationale (N=4 066), 3 362 (82,7%) des occurrences relevées par le marqueur identitaire « nous sommes » témoignaient des indices d'une identité claire alors que 704 (17,3%) semblaient présenter un flou au niveau identitaire (χ^2 (1) = 1 737,57, $p < .001$). La revue Cité Libre pour sa part (N=125), renfermait 93 occurrences (74,4%) où l'identité sociale du groupe semblait claire, et 32 occurrences (25,6%) où elle présentait un flou (χ^2 (1) = 29,77, $p < .001$). La figure 7 illustre ces résultats.

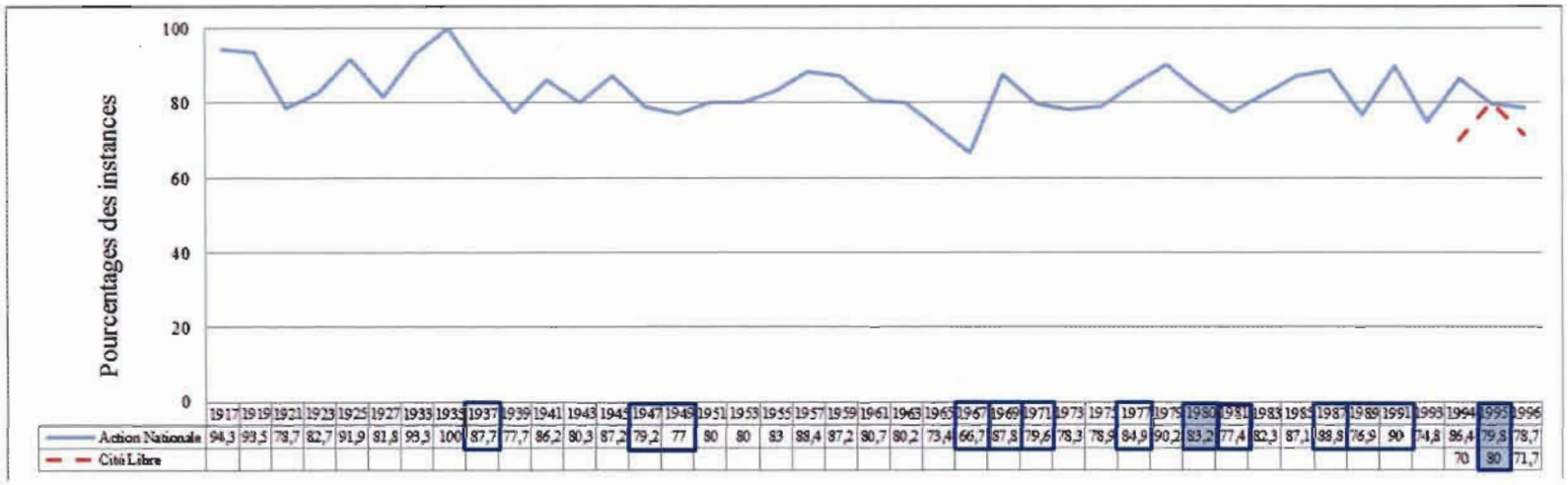


Figure 7 : Clarté identitaire de 1917 à 1996

Les résultats touchant à la clarté de l'identité sociale des groupes à l'étude dénotent une identité sociale généralement claire. Cependant, il est possible de distinguer certains moments où elle semble plus floue dans le discours. Dans le cas de la revue l'Action Nationale, l'identité sociale tend à être moins claire à quelques moments dans le temps. Le premier d'entre eux se trouve en 1921 où le discours teinté d'incertitude identitaire représente alors 21,3%. La prochaine fois qu'il atteindra ce pourcentage se situe juste après la fondation du Parti Nationaliste, c'est-à-dire en 1939 (22,3%). L'identité semble alors demeurée claire dans le discours pendant un moment pour enfin à nouveau devenir un peu plus floue durant la période qui correspond à la publication du Manifeste sur le Refus global (1947-1949). Au cours de la décennie qui suivra cette période, elle retrouve le niveau de clarté connu auparavant et se stabilise grossièrement (1951 à 1963).

C'est durant la période associée à la publication du Manifeste sur la souveraineté du Québec (1967) que l'identité semble rencontrer son point le plus flou (33,3%), mais ce flou se dissipe, car deux ans plus tard, en même temps que la fondation du Parti Québécois (1969), l'incertitude identitaire ne touche plus que 12,2% des occurrences relevées dans le discours. Elle se maintient ainsi jusqu'à ce qu'elle devienne encore plus claire en 1979, soit juste un peu après l'arrivée de la loi 101 (1977) et quelque peu avant le premier référendum (1980). Le manque de clarté identitaire occupe alors 9,8% du discours observé. L'identité redevient un peu plus incertaine en 1981 (22,6%), c'est-à-dire au lendemain de ce référendum/ la nuit des longs couteaux. Encore une fois, les signaux de manque de clarté identitaire dans le discours ne tardent pas à se dissiper. Ainsi, de 1983 à 1987 celle-ci semble être plutôt claire. Toutefois la clarté identitaire connait une suite de

Rapport-Gratuit.com

trois dernières phases d'incertitude, soit une première en 1989, une seconde un peu plus prononcée juste avant les événements référendaires de 1995 (1993), et finalement une troisième durant les évènements référendaires de 1995 à la suite de l'annonce des résultats en 1996.

La revue Cité Libre pour sa part semble connaitre une année référendaire (1995) où l'identité est relativement claire (80% des occurrences ont été codées comme claire). Cependant l'année qui la précède ainsi que l'année qui la suit présentent toutes deux plus d'occurrences associées à un flou identitaire (30% des occurrences sont non claires pour l'an 1994, et 28,3% pour l'an 1996).

L'association entre la menace et la clarté identitaire

Dans la même optique que pour le croisement entre la présence de menaces et l'évaluation endogroupe, nous avons testé l'association non paramétrique entre la présence de menaces et, cette fois-ci, la clarté identitaire ($V= 0.05$, $p = 0.001$ pour l'Action Nationale; $V = 0.07$, $p = 0.47$pour Cité Libre). Le tableau 6 ci-dessous présente les résultats des croisements entre ces indicateurs pour le discours relevé dans les revues l'Action Nationale et Cité Libre.

			CLARTÉ	
			Non claire	Claire
MENACES Action Nationale	Imperceptible	Effectif	418	2210
		% dans Menaces	15,9%	84,1%
		% dans Clarté	59,4%	65,7%
		% du total	10,3%	54,4%
	Menaces	Effectif	286	1152
		% dans Menaces	19,9%	80,1%
		% dans Clarté	40,6%	34,3%
		% du total	7,0%	28,3%
MENACES Cité Libre	Imperceptible	Effectif	19	62
		% dans Menaces	23,5%	76,5%
		% dans Clarté	59,4%	66,7%
		% du total	15,2%	49,6%
	Menaces	Effectif	13	31
		% dans Menaces	29,5%	70,5%
		% dans Clarté	40,6%	33,3%
		% du total	10,4%	24,8%

Tableau 6 : Association non paramétrique entre les variables menace et clarté identitaire

En ce qui concerne la revue l'Action Nationale, 54,4% des occurrences relevées étaient représentées (significativement) par aucune présence de menaces associée à une identité claire. Pour la revue Cité Libre, 49,6% des occurrences relevées étaient représentées (non significativement) par aucune présence de menace associée à une identité claire. En somme, dans les deux cas (l'analyse des deux revues) il est possible de remarquer la tendance que lorsque la présence de menace est imperceptible, l'identité sociale semble plus claire.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Discussion

Se basant sur la TIS (Tajfel & Turner, 1979, 1986), ses théories dérivées (Stephan & Renfro, 2002; Taylor, 1997, 2002) et la proposition selon laquelle les médias semblent particulièrement aptes à aider à tracer l'identité d'un groupe (László, 2008, 2014), ce mémoire avait pour but d'examiner (qualitativement et quantitativement) comment l'identité sociale de deux groupes ayant des allégeances politiquement opposées se construit et se reconstruit à travers ses relations et le passage du temps imprégné d'évènements importants pour celles-ci. Plus précisément, ce mémoire comportait trois objectifs soit : a) de décrire les catégories sociales en jeu pour les deux groupes à l'étude, b) de mettre à l'épreuve l'idée que la comparaison « nous » *vs* « eux » affecte différemment la qualité de l'identification sociale pour ces deux groupes et c) de vérifier s'il existait un lien entre la menace intergroupe et la clarté identitaire. L'emploi de deux niveaux d'analyse fut préconisé afin d'atteindre ces objectifs soit d'analyser nos résultats en fonction d'une tendance lourde ainsi que par l'entremise des événements qui la caractérisaient. Dans les lignes qui suivent, nous discuterons d'ailleurs de nos résultats à l'aide de ces deux niveaux.

Le processus de catégorisation sociale est essentiel à la construction /reconstruction de l'identité sociale d'un groupe (Tajfel & Turner, 1979, 1986). En effet, il est important d'avoir au moins deux groupes en relation (le « nous » et le « eux ») pour se définir. Suivant cette idée, notre hypothèse était que le processus de catégorisation

sociale nous aiderait à identifier qui sont le « nous » et qui sont le « eux » pour les groupes associés aux revues l'Action Nationale et Cité Libre. L'analyse qualitative nous a donc permis de relever la tendance générale que prend le « nous » et le « eux » dans la narration contenue dans ces deux revues.

Du point de vue du groupe associé à la revue l'Action Nationale, bien que les appellations utilisées pour désigner l'endogroupe et l'exogroupe se modifient avec les années, il est possible de constater que la comparaison sociale rendant saillante le « nous » et le « eux » pour ce groupe semble se baser principalement sur une caractéristique linguistique. Ainsi, les membres du groupe québécois souverainiste associé à la revue l'Action Nationale narrent principalement leur histoire à partir d'un « eux » similaire (francophone) et d'un « eux » dissimilaire (non-francophone) qui, au fil des années, migre de l'Europe (France, Français / Angleterre, Britanniques), au Canada (Francophones d'autres provinces, Acadiens / Colons anglais, Canadiens-anglais, majorité anglaise, immigrants et réfugiés), jusqu'au Québec (Québécois/ Québécois anglophone, minorité québécoise). Il arrive à certains moments sporadiques que le « eux » semble désigné une entité autre que le « eux » habituel, toutefois celui-ci semble, lui aussi, régit par cette comparaison linguistique (Francophones d'autres pays / États-Unis, Japon, Mexique, ...).

L'utilisation des termes faisant référence à la religion, tant pour désigner que le « nous » (Catholiques, Chrétiens), que le « eux » (Protestants), était courant aux débuts de la revue jusqu'au milieu des années 40. Cette comparaison, basée sur une notion religieuse, qui est, culturellement parlant, intimement liée à la langue dans le contexte québécois (Lemieux, 1990), a ensuite diminué jusqu'à même disparaitre. L'utilisation des

termes politiques, pour sa part, toujours tant pour le « nous » que le « eux », s'est précisée avec les années. Ainsi, l'endogroupe était d'abord « libres » et plus tard « indépendants/ nationalistes/ souverainistes ». L'exogroupe, quant à lui, était désigné par le gouvernement fédéral, la Confédération et le gouvernement provincial.

Du point de vue du groupe associé à la revue Cité Libre, la composante politique est celle qui semble prendre la plus grande place dans la comparaison sociale qui forge l'identité de ce groupe pour les trois années observées. Une variété de termes est utilisée pour désigner l'exogroupe politique (ex : Péquistes, Souverainistes, Indépendantistes, nos opposants au référendum). Ce ou ces « eux » politique(s) fait ou font ressortir l'appartenance à la catégorie fédéraliste comme une caractéristique du « nous ». De plus, contrairement à la revue l'Action Nationale, les autres (le ou les exogroupe(s)) désignés comme tel par le groupe associé à la revue Cité Libre, ne sont pas la résultante d'une comparaison intergroupe basée sur une caractéristique linguistique et semble plutôt être la résultante d'une comparaison basée sur une caractéristique de territoire et/ou de provenance. Par exemple, ils désignent comme « eux » ceux qui partagent leur territoire sans toutefois partager les mêmes origines (Autochtones, étrangers). Ils désignent aussi comme tels ceux qui ne partagent pas leur territoire, mais qui partagent leur continent (Américains, États-Unis, le reste des citoyens du continent nord-américain). Finalement, ils désignent comme « eux », ceux qui ne partagent pas leur continent (Allemands, Australie, Européens, ...). On comprend alors que le « nous » désignent ceux qui demeurent sur le territoire du Canada (qui ne sont pas Autochtones ou étrangers), et, par

conséquent, à la fois ceux qui demeurent sur le territoire du Québec (Canadiens, Canadiens-français, Canadiens ET Québécois, Québécois).

En somme, à partir de cette analyse qualitative, on constate dans un premier temps que les catégories relatives à l'endogroupe sont similaires d'une revue à l'autre. Ces ressemblances pourraient être expliquées par la théorie de l'auto-catégorisation (Turner, Hogg, Oakes, Reicher, & Wetherell, 1987) voulant que certaines conditions soient nécessaires à ce que Turner appelle la « comparabilité », notamment la condition selon laquelle le groupe de comparaison doit être perçu comme pertinent (similaire, proche et saillant à la situation).

Dans un deuxième temps, on constate que même si les termes utilisés se transforment au passage du temps, au bout du compte « plus les choses changent, plus elles restent les mêmes ». Bien que l'analyse qualitative nous ait permis d'atteindre notre premier objectif, nous devons admettre que nous n'avons pas pris en considération le niveau d'abstraction de certains termes utilisés pour définir l'endogroupe et l'exogroupe. Il serait intéressant, lors d'une prochaine étude, de nuancer nos résultats en fonction de ceux-ci avec une méthode qui pourrait s'inspirer de celle de Maass, Salvi, Arcuri et Semin (1989).

Les catégories sociales en jeu dans le processus identitaire des deux groupes à l'étude maintenant décrites, quelles sont les conséquences d'une telle dynamique intergroupe d'un point de vue quantitatif ? Considérant les postulats de la TIS (Tafel & Turner, 1979; 1986), notre seconde hypothèse voulait que les conséquences de cette dynamique se fassent sentir par une différence au niveau de la qualité de l'identification

sociale entre ces deux groupes. Plus précisément, le groupe québécois souverainiste associé à la revue l'Action Nationale étant minoritaire et le groupe québécois fédéraliste associé à la revue Cité Libre étant majoritaire, nous croyions qu'il aurait dû émaner de la comparaison « nous » *vs* « eux » une évaluation négative de l'endogroupe pour le groupe souverainiste, et une évaluation positive de l'endogroupe pour le groupe fédéraliste.

En lien avec l'idée que la comparaison « nous » *vs* « eux » affecte différemment la qualité de l'identification sociale pour ces deux groupes, nos résultats, lorsqu'on les considère en fonction d'une tendance lourde, sont conformes aux prédictions de la TIS (Tafel & Turner, 1979; 1986). D'ailleurs, nos analyses non paramétriques le confirment. À cet effet, l'identité sociale du groupe québécois souverainiste tel qu'exprimée dans la revue l'Action Nationale se narre davantage à partir d'une perspective intergroupe qu'intragroupe. Nos résultats indiquent que la qualité de l'identité sociale de ce groupe est négative, et que c'est surtout le cas en présence d'une menace de nature symbolique. Étant donné que le groupe québécois souverainiste est un groupe minoritaire qui perçoit une menace symbolique, la comparaison « nous » *vs* « eux » affecte la qualité de leur identification sociale la rendant négative (voir à cet effet, Joly, Tougas & de la Sablonnière, 2004).

L'empreinte relevée dans la revue Cité Libre, pour sa part, démontre que l'identité sociale du groupe fédéraliste québécois est présentée d'une manière légèrement plus intragroupe qu'intergroupe. L'évaluation de l'endogroupe, quant à elle, au contraire de la revue l'Action Nationale, a tendance à être présentée comme étant positive. La dynamique « nous » *vs* « eux » semble avantager les membres de ce groupe et la qualité de

l'évaluation de l'identité sociale de celui-ci témoigne de cette comparaison favorable. Toutefois, lorsque la menace (surtout symbolique) est présente dans le discours de cette revue, l'évaluation du groupe est négative suggérant que même un groupe majoritaire réagira selon les prédictions de la TIS.

Il est à noter que nous avons effectué l'analyse de l'évaluation de l'endogroupe à l'aide de catégories générales (évaluation positive/ négative / neutre). Cependant, considérant les travaux de Mackie, Devos et Smith (2000), ces analyses auraient pu être plus pointues. Compte tenu de cette limite, il serait intéressant de s'attarder aux émotions intergroupes plutôt qu'à des catégories générales d'affects lors d'une prochaine étude sur le sujet.

Rappelons que la présence de menaces Stephan et Renfro (2002) cadre avec la notion de colonialisme sans valeur du modèle de la clarté identitaire. Considérant le passé empreint de colonialisme des Québécois francophones (Bougie et al., 2011; Lamont & Bail, 2005; Le Paumier & Zavalloni, 2002), notre hypothèse était que nous pourrions observer ce type d'asymétrie propre au colonialisme sans valeur à travers notre corpus. Plus précisément, nous croyions que la présence de menaces serait associée à un flou identitaire pour le groupe minoritaire (les Québécois souverainistes de la revue l'Action Nationale). Bien que nos résultats aient démontré que, de manière générale, il y avait présence de menace de nature symbolique dans le discours du groupe « minoritaire » (les Québécois souverainistes associés à la revue l'Action Nationale), l'identité sociale de celui-ci était généralement présentée comme claire. De plus, nous avons remarqué que la clarté identitaire du groupe « majoritaire » (les Québécois fédéralistes associés à la revue

Cité Libre) présentait davantage d'indices de manque de clarté comparativement au groupe québécois souverainiste associé à la revue l'Action Nationale.

Nous croyons que la combinaison de facteurs sociaux structuraux (le pouvoir du groupe, le statut de celui-ci, le nombre de membres) peut expliquer l'absence d'un flou identitaire pour le groupe associé à la revue l'Action Nationale (Sachdev & Bourhis, 1984, 1985, 1987, 1991). En lien avec cette idée, nous avons effectivement pu remarquer une présence de colonialisme dans la revue l'Action Nationale (« Nous sommes des colonisés… ») d'un point de vue qualitatif. Pourtant, la lecture des « nous sommes » de cette revue nous amène aussi à préciser que la minorité francophone du Canada est devenue la majorité québécoise; que le sens du nombre a changé au fil du temps. Ce qui a aussi changé à travers le temps, c'est la perception des membres de ce groupe par rapport à leur place dans l'économie mondiale. Citons à titre d'exemple l'apparition du Mouvement Desjardins. Bien que le groupe québécois souverainiste soit minoritaire, il est possible que la clarté de son identité ne soit pas remise en cause parce que la combinaison de différents facteurs sociaux structuraux associés à ce groupe lui a permis de remédier à l'asymétrie caractérisant une relation intergroupe comme c'est le cas avec le colonialisme sans valeur.

Étant donné le fait que le groupe associé à la revue Cité Libre se retrouve dans une situation plus avantageuse, son identité sociale aurait dû être plus claire que l'identité sociale du groupe minoritaire. Plusieurs facteurs peuvent potentiellement expliquer ces résultats. Le premier est que la revue Cité Libre publie moins de numéros que la revue l'Action Nationale. Il est donc possible de penser que cela a pu affecter nos résultats. Le

Rapport-Gratuit.com

deuxième est que la minorité a eu un impact réel sur la majorité (Moscovici, 1991). Finalement, il est important de prendre en considération que les résultats relatifs au groupe québécois fédéraliste associé à la revue Cité Libre sont nichés à travers un évènement spécifique et, par conséquent, ils ne présentent qu'une parcelle du portrait global de l'empreinte. En situation différente, il se peut alors que cette dernière prenne une forme autre.

En lien avec cette dernière explication, les évènements jouent aussi un rôle essentiel dans le processus de construction / reconstruction de l'identité (László, 2008; 2014). À cet effet, lorsque nos résultats sont analysés en fonction de ce niveau d'analyse, on constate, qualitativement, l'apparition sporadique d'un « eux » inhabituel pour certains événements, par exemple le groupe associé à la revue l'Action Nationale ne se compare aux Allemands que durant la période qui correspond à la Seconde Guerre mondiale. Il est possible de croire que la migration du « nous » et/ou du « eux » peut, elle aussi, être expliquée au moyen de certains évènements. Finalement, certains évènements peuvent être en lien avec la disparition d'utilisation de termes. À titre d'exemple, nous n'apercevons que très peu d'occurrences à connotation religieuse après les années qui ont suivi la publication du Manifeste du Refus global.

Quantitativement, certains évènements semblent affecter l'identité sociale plus que d'autres au niveau de la nature des relations, de l'évaluation de l'endogroupe, de la présence de menaces et de la clarté identitaire. Lorsque des évènements nationalistes sont à l'agenda, on observe des périodes où l'évaluation de l'endogroupe devient positive, où la menaces demeure stable et où l'identité est plutôt claire. Ces moments particuliers dans

l'observation de nos résultats pourraient être interprétés comme des « victoires » du groupe minoritaire. Par conséquent, il est possible de croire que les évènements nationalistes sont « profitables » du point de vue de l'identité sociale de ce groupe, étant donné qu'ils permettent à ces membres d'ajouter à leur vécu de nouvelles opportunités de comparaison sociale positive.

Cependant, il ne faut pas oublier que les évènements s'inscrivent dans une dynamique relationnelle intergroupe. C'est pourquoi, pour chaque « victoire » du groupe minoritaire souverainiste, s'en suit une réaction de la part du groupe majoritaire. Par exemple, lorsqu'il y a eu la publication du Manifeste sur la souveraineté du Québec en 1967, et la fondation du Parti Québécois en 1968, peu de temps après, il y a eu la Crise d'octobre et les évènements qui l'ont entourée (1970); lorsqu'il y a eu l'élaboration de la loi 101 en 1977 et le référendum de 1980, il s'en est suivit les évènements associés à la nuit des longs couteaux (1981) ainsi que les négociations sur l'accord du lac Meech (1987 à 1990). Ces évènements laissent, quant à eux, paraître une évaluation négative de l'endogroupe, une hausse de la menace symbolique et une légère diminution de la clarté identitaire. Ainsi, bien que les membres du groupe québécois souverainiste associé à la revue l'Action Nationale aient remporté quelques « batailles » du point de vue identitaire, les résultats indiquent que ceux-ci n'ont jamais remporté la « guerre », et n'ont jamais totalement renversé les positions minoritaires/majoritaires… Comme quoi, à nouveau, « plus les choses changent, plus elles restent les mêmes ».

Dans l'objectif d'observer la dynamique intergroupe en lien avec ces évènements, nous nous sommes intéressés aux empreintes identitaires de deux groupes à allégeances

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

opposées autour d'un évènement spécifique (le référendum de 1995)[4]. À noter que nous avons considéré cet événement en fonction de deux temps de mesure pour le groupe souverainiste (le référendum de 1980 et le référendum de 1995), parce que nous avions accès à ces données ainsi que par l'entremise d'une comparaison entre les deux groupes pour le référendum de 1995. En ce qui a trait au groupe souverainiste et à ses deux temps de mesure, nous anticipions observer des résultats similaires autour du premier et du deuxième référendum. Plus précisément, en tenant compte de la TIS (Tajfel & Turner, 1979, 1986) et du fait que ces évènements auraient le potentiel de donné l'opportunité au groupe souverainiste de s'évaluer positivement, nous croyions que malgré le flou identitaire et la présence de menace symbolique qui devrait se dégager d'une stratégie référendaire, les résultats témoigneraient d'une évaluation positive de l'endogroupe, avant et pendant les évènements (1979 et 1980/ 1994 et 1995). De plus, étant donné les résultats de votes qui portent ce groupe dans une situation défavorable, nous croyions voir le retour de l'évaluation endogroupe à un niveau négatif.

Dans le cas du groupe associé à la revue l'Action Nationale, les résultats relevés autour du référendum de 1995 se sont avérés conformes à nos prédictions. En d'autres mots, ils se sont avérés similaires à ceux observés autour du premier référendum (1980). Dans le même sens que l'empreinte relevée autour du référendum de 1980, l'empreinte relevée autour du référendum de 1995 expose, dans un premier temps, une augmentation de la présence de menace symbolique et du flou identitaire sur les trois années observées.

---

[4] Nous tenons à préciser que, malgré que nous ayons effectué nos analyses à partir des « nous sommes », c'est lors des deux référendums que la fréquence du mot « identité » est la plus élevée. L'identité sociale semble donc être un des enjeux majeurs reliés à ces événements.

Cette dernière s'est toutefois avérée généralement plus élevée et plus stable que lors du premier référendum. Dans un deuxième temps, tout comme ce fut le cas pour l'empreinte relevée autour du premier référendum, l'empreinte relevée autour du deuxième référendum a révélé une évaluation positive de l'endogroupe pour les années préréférendaire et référendaire, pour ensuite retomber à une évaluation négative l'année suivant le référendum (1996).

Selon la TIS (Tajfel & Turner, 1979, 1986), nous étions aussi en mesure de croire que la qualité de l'identification allait se faire sentir différemment dans la narration de ces deux groupes. Si nous comparons l'empreinte du groupe québécois souverainiste associé à la revue l'Action Nationale relevée autour du second référendum (1995) à celle relevée autour du même évènement chez le groupe québécois fédéraliste associé à la revue Cité Libre, il est possible de noter une différence entre ces dernières. Dans le cas du groupe associé à Cité Libre, l'évènement nationaliste semble avoir affecté l'évaluation de l'endogroupe positivement, comme quoi la position favorable d'un groupe peut colorer l'empreinte identitaire. Cependant, l'évènement semble aussi avoir affecté l'augmentation de la présence de menaces ainsi que la variation de la clarté identitaire de ce groupe (plus flou avant et après l'évènement, mais claire pendant l'évènement). Il est important de considérer à quel point les résultats référendaires étaient serrés (50,58% NON *vs* 49,42% OUI). Ainsi, il s'en serait fallu de peu pour que le statut du groupe fédéraliste change. De ce point de vue, le groupe majoritaire a certainement dû se voir ébranlé par de tels résultats et il se peut que l'identité sociale des membres de ce groupe ait eu à être remise en question. Ce qui pourrait expliquer les résultats observés autour de cet évènement.

Avant de conclure ce mémoire, il est essentiel de préciser les limites qui caractérisent le travail effectué dans le cadre de celui-ci. La première limite réside dans le fait que le corpus a été codé par une seule chercheuse et par conséquent, il ne fait pas l'objet d'un accord interjuges. La deuxième limite est que nous avons préconisé l'observation d'une année sur deux (à l'exception des années 1980, 1994 et 1996) étant donné la quantité d'informations à traiter. Par conséquent, les analyses présentées dans ce mémoire restent descriptives[5] et celles-ci ne représentent qu'en partie le corpus dans son intégralité temporelle. De plus, comme il a été mentionné dans la section des résultats, l'an 1935 était une très petite année du point de vue de la publication. Plusieurs numéros étaient manquants et les articles étaient généralement courts, il se peut alors que cette année ait, en quelque sorte, biaisé une partie de nos résultats.

La troisième limite, quant à elle, réfère à la nature des marqueurs scindés dans le corpus. Plus précisément, la codeuse de ce mémoire a fait l'effort d'éliminer les « nous sommes » qui avait un sens différent de celui que l'on cherchait. À titre d'exemple, certains « nous sommes » relevés pouvaient faire référence à un marqueur temporel ou spatial (ex : « nous sommes en 1932 »), ou encore s'appliquer à un groupe différent de celui que nous cherchions à relever l'empreinte (ex : « nous (le personnel de la revue l'Action Nationale) sommes en train de publier »). Toutefois, considérant la taille des textes à analyser, la contextualisation de l'empreinte devenait parfois difficile, il est donc

[5] Il est à noter qu'en bien des points, la méthode que nous avons préconisée qualitativement pour ce mémoire s'apparente à la théorie enracinée quantitative explicitée par Glaser (2008). En effet, nous avions à la base des hypothèses rattachées à un cadre théorique (les grandes tendances). Par contre, les parallèles effectués avec certains évènements ont été conduits par nos données ce qui fait que le sens que nous attribuons à nos données quantitatives est a posteriori.

possible que certaines occurrences relevées à l'aide du marqueur « nous sommes » ne référant pas au sens recherché aient été analysées par mégarde. Il se peut également que certains marqueurs identitaires n'aient pu être relevés par la méthode de scindage informatique, par exemple: si ceux-ci étaient coupés en deux pour rentrer sur deux lignes (ex : « iden-tité », « nous som-mes »). Si toutefois ces derniers étaient aperçus à la lecture, ils étaient comptabilisés et analysés par la codeuse au même titre que les marqueurs non coupés.

En lien avec cette troisième limite, dans le cadre de ce mémoire, l'accent a été placé sur le « nous sommes » parce que l'on croyait que ce marqueur impliquait une auto-catégorisation de la part des auteurs contribuant aux deux revues. Rappelons que l'identification sociale se manifeste par une relation bidirectionnelle entre la réalité sociale et les catégories sociales (Reicher, Spears, & Haslam, 2010). Ainsi, la réalité sociale façonne les catégories sociales, qui elles façonnent l'action collective qui, potentiellement, façonne la réalité sociale. Le fait que l'utilisation du mot « identité » apparaît à partir de 1967 nous amène à croire (et ce de manière spéculative) que le contact entre les deux groupes a forcé ceux-ci à préciser le contenu de leurs identités sociales, ce qui a fait en sorte que la fréquence de ce mot a augmenté. En somme, l'enjeu de l'identité sociale est devenu saillant pour les deux groupes. Toutefois, des chercheurs devront se questionner à savoir si les catégories sociales utilisées reflètent le passé, le présent ou le futur du groupe et comment celles-ci influencent le « nous sommes ».

La quatrième limite vient du fait que la dynamique intergroupe n'a été observée qu'autour d'un seul évènement, soit le référendum de 1995. Bien que nous nous soyons

assurés de prendre en compte une année avant l'évènement et une année après, il n'en demeure pas moins que l'empreinte relevée pour la revue Cité Libre ne se limite qu'à cet évènement. Ainsi, nous n'avons pu avoir accès au passé du groupe québécois fédéraliste associé à la revue Cité Libre. L'empreinte identitaire relevée pour ce groupe n'est alors vraie que pour l'évènement observé, et il se peut qu'en temps normal (autre qu'en temps référendaire) nous ayons observé des résultats différents. De plus, en plus de publier six numéros par années, les textes de la revue Cité Libre étaient plus courts que ceux de la revue l'Action Nationale.

Il est important de noter que l'entièreté des résultats présentés dans ce mémoire peut être interprétée à la lumière de la notion de représentation sociale. En effet, les représentations sociales sont en lien avec la notion d'identité dans la mesure où toutes les interactions sociales ont des caractéristiques symboliques qui permettent aux groupes de se définir en relation avec les autres (Rateau, Moliner, Guimelli & Abric, 2011). En ce sens, les représentations sociales permettent de comprendre la réalité à partir d'un système de référence spécifique à un groupe et de donner du sens à ses conduites. L'individu ou le groupe peut ainsi s'adapter au monde, et s'y définir une place (Abric, 2001). C'est dans cette fonction de « définition de place » que vient se coller la notion d'identité. Quelques parallèles sont d'ailleurs à faire avec la TIS (Tajfel & Turner, 1979, 1986).

En premier lieu, les catégories sociales générées à partir de notre travail qualitatif et descriptif nous ont permis de décrire les « nous » et les « eux » en jeu pour les deux groupes à l'étude. Dans le même sens, les représentations sociales, parce qu'elles sont organisées, partagées et communiquées en fonction des règles communes spécifiques aux

membres d'un groupe, contribuent à définir l'identité de chacun. Tout comme il en est le cas avec la TIS et la place que cette théorie accorde à la notion de relation, c'est au fil des interactions de toutes sortes avec différents groupes sociaux que se construit et se transmet les connaissances, les croyances et les valeurs qui permettent de partager une conception commune des choses et des autres (des réalités socialement partagées) (Rateau et al., 2011). Les représentations sociales permettent donc d'un côté de donner une appartenance sociale (une identité, le « nous ») aux individus qui adhèrent aux mêmes représentations sociales. D'un autre côté, elles permettent à ces mêmes individus de distinguer les autres (le « eux »), soit : ceux qui ne partagent pas les mêmes représentations. Bref, les catégories sociales générées par notre travail qualitatif et descriptif pourraient, en fait, être interprétées comme le portrait général de la représentation sociale de l'endogroupe et de l'exogroupe pour chacun des deux groupes à l'étude.

En second lieu, bien que les différents « nous »/« eux » changent avec les années et les évènements, et qu'une variation est présente au niveau de la qualité d'identification autour de certains évènements, il semble exister un noyau central ainsi que des éléments périphériques qui caractérisent la dynamique intergroupe étudiée dans ce mémoire (Abric, 1993, 2001). À titre de précision, le noyau central peut être décrit comme le résumé de la représentation et c'est l'élément qui résistera le plus au changement. De par sa grande stabilité, il assure la permanence et la durabilité de la représentation (Rateau et al., 2011). Pour leur part, les éléments périphériques dont la présence, la pondération, la valeur et la fonction sont directement déterminées par le noyau central, ont pour fonctions fondamentales de prescrire les comportements à adopter, de personnaliser les

représentations et les comportements qui y sont liés, et de protéger le noyau central lorsque nécessaire en agissant à titre de « pare-chocs » contre certains événements le remettant en question (Rateau et al., 2011).

Le noyau central constitue alors la clef de la dynamique intergroupe, ce qui nous rappelle toutes les notions qui sont issues de la TIS, notamment la présence de menaces, l'évaluation de l'endogroupe, et la clarté identitaire. Plus spécifiquement, la fonction de protection du noyau central que remplient les éléments périphériques en amortissant le choc des changements ou en s'adaptant à différents contextes, nous amène à considérer l'idée de Moscovici selon laquelle les représentations émergent lorsqu'il y a danger pour l'identité collective (dans Cohen-Scali & Moliner, 2008). Cette notion de danger trouverait son équivalence dans la TIS avec le concept de menaces apporté par Stephan et Renfro (2002). La notion d'évaluation de l'endogroupe évoquée dans la TIS se retrouve également dans le processus de représentation sociale. En effet, Cohen-Scali et Moliner (2008) nous amènent à penser que les représentations sociales fourniraient aux individus les éléments nécessaires à la réalisation de comparaisons intergroupes, leur permettant ainsi de maintenir une identité sociale positive. Finalement, on comprend que la notion de clarté explorée par Taylor (1997, 2002) autour de la TIS prend racine autour de la fonction de « guide d'agir » des représentations. Il est possible d'imaginer que si les éléments périphériques n'arrivent pas à remplir leur rôle de « par-chocs » à cause d'un évènement particulier par exemple, le noyau central (la représentation identitaire dans ce cas-ci) se verrait alors affecté.

D'un point de vue plus méthodologique, Moscovici (1991) nous rappelle que comme les représentations sociales naissent essentiellement des interactions et des contacts avec les discours publics, le meilleur moyen d'étudier ces phénomènes est de les observer, comme nous l'avons fait pour l'identité sociale dans ce mémoire, à même leur émergence, c'est-à-dire dans les médias. Comme la dynamique relationnelle n'a été observée qu'au moyen de deux groupes, une façon de remédier à cette limite dans une étude future pourrait être d'étudier la représentation sociale de la dynamique intergroupe du Québec dans plusieurs autres médias québécois. À ce sujet, une future étude pourra bonifier notre étude en évaluant les 20 dernières années de publication de la revue l'Action Nationale (de 1996 à 2016). De plus, dans le meilleur des scénarios, cette étude prendra le point de vue des allophones québécois. Finalement, elle pourra tenter de trouver un moyen d'étudier ce groupe ainsi que le groupe associé à la revue Cité Libre d'une manière longitudinale.

En guise de conclusion, nous avons suffisamment d'indices pour nous amener à réfléchir au lien qui existe entre l'identité sociale et la représentation sociale. À cet effet, nous devons préciser que Chryssochoou (2003) et Cohen-Scali et Moliner (2008) ont déjà proposé un tel pont conceptuel. De plus, Moliner et Vidal (2003) se sont attardés à cette question à l'aide d'une approche expérimentale. Nous sommes d'ailleurs en accord avec ces auteurs qui suggèrent que « ...les recherches menées sur la dynamique des catégories et des stéréotypes tout comme celles menées sur la dynamique des représentations sociales pourraient trouver un mutuel profit à confronter leurs acquis et leurs interrogations » (Moliner & Vidal, 2003, p.174). En lien avec cette suggestion, nous croyons qu'il reste à

Rapport-Gratuit.com

déterminer si ces deux traditions de recherche peuvent s'intégrer en tentant de vérifier si la représentation sociale est l'antécédent ou la conséquence de l'identité sociale.

Références

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Abric, J. C. (1993). Central system, peripheral system: their functions and roles in the dynamics of social representations. *Papers on Social Representations*, *2*, 75-78.

Abric, J. C. (2001). A structural approach to social representations. Dans K. Deaux & G. Philogène (Eds), *Representation of the Social* (pp. 42-47). Oxford : Blackwell.

Action Nationale. Dans *la collection numérique de la BAnQ*. Repéré en janvier 2016 à http://collections.banq.qc.ca/

Altermann, W. (2002). The evolution of life and its impact on sedimentation. Dans Altermann, W. & Corcoran, P.L. (Eds.), Precambrian Sedimentary Environments: A Modern Approach to Ancient Depositional Systems. Spec. Publ. Intern. Ass. of Sedim. 33, pp. 15–32.

Baugnet, L. (1998). *L'identité sociale.* Paris : Dunod.

Bellehumeur, C. R., Tougas, F., & Laplante, J. (2009). Le devoir de mémoire: Le lien entre la mémoire collective et l'identité sociale chez des Franco-Ontariens. *Canadian Journal of Behavioural Science/Revue Canadienne des Sciences du Comportement*, *41*, 169-179.

Bilodeau, E. (2013, 20 février) Le mot *pasta* cause un "excès de zèle". LaPresse. Repéré à http://www.lapresse.ca/actualites/montreal/201302/20/01-4623777-le-mot-pasta-cause-un-exces-de-zele.php

Bouchard, C. (2002). *Les nations québécoises dans l'Action nationale: de la décolonisation à la mondialisation.* Saint-Nicolas, Québec, Canada : Presses Université Laval.

Bougie, E., Usborne, E., de la Sablonniere, R., & Taylor, D. M. (2011). The cultural narratives of Francophone and Anglophone Quebecers: Using a historical perspective to explore the relationships among collective relative deprivation, in-group entitativity, and collective esteem. *British Journal of Social Psychology*, *50*, 726-746.

Bourhis, R. Y., & Leyens, J. P. (1999). *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège, Belgique : Editions Mardaga.

Bourhis, R. Y., Montaruli, E., & Amiot, C. E. (2007). Language planning and French-English bilingual communication: Montreal field studies from 1977 to 1997. *International Journal of the Sociology of Language*, 185, 187-224.

Brewer, M. B., & Gardner, W. (1996). Who is this" We"? Levels of collective identity and self representations. *Journal of Personality and Social Psychology*, *71*, 83-93.

Cameron, J. E. (2004). A three-factor model of social identity. *Self and Identity, 3*, 239-262.

Chryssochoou, X. (2003). Studying identity in social psychology: Some thoughts on the definition of identity and its relation to action. *Journal of Language and Politics, 2*, 225-241.

Cité Libre. Dans *la collection numérique de la BAnQ*. Repéré en janvier 2016 à http://collections.banq.qc.ca/

Cohen-Scali, V., & Moliner, P. (2008). Représentations sociales et identité: des relations complexes et multiples. *L'orientation scolaire et professionnelle, 37*, 465-482.

Cohn, M. A., Mehl, M. R., & Pennebaker, J. W. (2004). Linguistic markers of psychological change surrounding September 11, 2001. *Psychological Science, 15*, 687-693.

de la Sablonnière, R. (2008). Le bien-être psychologique des francophones et des anglophones: le rôle des points tournants de l'histoire du Québec. *Diversité Urbaine, Automne,* 131-144.

DeWall, C. N., Pond Jr, R. S., Campbell, W. K., & Twenge, J. M. (2011). Tuning in to psychological change: Linguistic markers of psychological traits and emotions over time in popular US song lyrics. *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts, 5*, 200-207.

Ellemers, N., & Haslam, S. A. (2011). Social identity theory. Dans P. van Lange, A. Kruglanski, & T. Higgins (Eds.), *Handbook of theories of social psychology*, (pp. 379-398). London, England ; Sage publications.

Gani, R. (2010). Nous étions, donc nous sommes: le rôle de l'appropriation d'une représentation historique pour définir clairement son identité collective. *Journal sur l'Identité, les Relations Interpersonnelles et les Relations Intergroupes, 3*, 64-71.

Glaser, B. G. (2008). *Doing Quantitative Grounded Theory.* Mill Valley, CA : Sociology Press.

Hammack, P. L. (2008). Narrative and the cultural psychology of identity. *Personality and Social Psychology* Review, *12*, 222-247.

Historique. Dans *le site officiel de la revue l'Action Nationale*. Repéré en janvier 2016 à http://www.action-nationale.qc.ca

Joly, S., Tougas, F., & de La Sablonniere, R. (2004). Le nationalisme d'un groupe minoritaire: pour le meilleur ou pour le pire?. *Canadian Journal of Behavioural Science/Revue canadienne des sciences du comportement,36*, 45-55.

Lamonde, Y. (1989). Les revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec. *Écrits du Canada français*, *67*, 27-38.

Lamont, M., & Bail, C. A. (2005). Sur les frontières de la reconnaissance. Les catégories internes et externes de l'identité collective. *Revue européenne des migrations internationales*, *21*, 61-90.

László, J. (2008). *The science of stories: An introduction to narrative psychology*. London and New York : Routledge.

László, J. (2014). *Historical Tales and National Identity : An introduction to narrative social psychology*. London and New York : Routledge.

Le Paumier, F., & Zavalloni, M. (2002). Mémoire collective et système identitaire : De Maurice Halbwachs à l'égo-écologie. Dans S. Laurens & N. Roussiau (Éds), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (pp. 63–72). Rennes, France : Presses universitaires de Rennes

Lemieux, R. (1990). Le catholicisme québécois: une question de culture. *Sociologie et Sociétés*, *22*, 145-164.

Maass, A., Ceccarelli, R., & Rudin, S. (1996). Linguistic intergroup bias: Evidence for in-group-protective motivation. *Journal of Personality and Social Psychology*, *71*, 512-526.

Maass, A., Salvi, D., Arcuri, L., & Semin, G. R. (1989). Language use in intergroup contexts: the linguistic intergroup bias. *Journal of Personality and Social Psychology*, *57*, 981-993.

Mackie, D. M., Devos, T., & Smith, E. R. (2000). Intergroup emotions: explaining offensive action tendencies in an intergroup context. *Journal of Personality and Social Psychology*, *79*, 602-616.

Meunier, E., & Warren, J. P. (1998). La question sociale à la question nationale: la revue Cité Libre (1950-1963). *Recherches Sociographiques*, *39*, 291-316.

Moliner, P., & Vidal, J. (2003). Stéréotype de la catégorie et noyau de la représentation sociale. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, *16*, 157-176.

Morling, B., & Lamoreaux, M. (2008). Measuring culture outside the head: A meta-analysis of individualism–collectivism in cultural products. *Personality and Social Psychology Review, 12,* 199-221.

Moscovici, S. (1991). Silent majorities and loud minorities. In J. A. Anderson (Ed.), Communication Yearbook (Vol. 14, pp. 298–308). Newbury Park, CA: Sage.

Nationalisme. *Dans Bilan du siècle.* Repéré en avril 2016 à https://www.usherbrooke.ca/politique-appliquee/recherche/bilan-du-siecle/

Nencini, A. (2013). Narrative Constructions of Italian Identity. An Investigation through Literary Texts over Time. Dans J.P. Forgas, O. Vincze, & J. László (Eds.), *Social cognition and communication* (pp. 263-280). Psychology Press.

Perdue, C. W., Dovidio, J. F., Gurtman, M. B., & Tyler, R. B. (1990). Us and them: social categorization and the process of intergroup bias. *Journal of Personality and Social Psychology*, *59*, 475-486.

Perreault, S., & Bourhis, R. Y. (1999). Ethnocentrism, social identification, and discrimination. *Personality and Social Psychology Bulletin*, *25*, 92-103.

Perreault, S. & Guèvremont, J. (2014). Qui suis-je sans nous?. Dans S. Perreault & Y. Laplante (Éds.), *Introduction à la communication sociale* (pp. 173-188). Trois-Rivières : Éditions SMG.

Rateau, P., Moliner, P., Guimelli, C., & Abric, J. C. (2011). Social representation theory. Dans P. van Lange, A. Kruglanski, & T. Higgins (eds), *Handbook of theories of social psychology*, (pp.477-497). London, England ; Sage publications.

Reicher, S., Spears, R., & Haslam, S. A. (2010). The social identity approach in social psychology. Dans M. Wetherell & C. T. Mohanty (eds), *The SAGE Handbook of Identities,* (pp. 45-62). London, England : Sage Publications.

Riek, B. M., Mania, E. W., & Gaertner, S. L. (2006). Intergroup threat and outgroup attitudes: A meta-analytic review. *Personality and Social Psychology Review*, *10*, 336-353.

Sachdev, I., & Bourhis, R. Y. (1984). Minimal majorities and minorities. European Journal of Social Psychology, 14, 35-52.

Sachdev, I., & Bourhis, R. Y. (1985). Social categorization and power differentials in group relations. *European Journal of Social Psychology,15*, 415-434.

Sachdev, I., & Bourhis, R. Y. (1987). Status differenttals and intergroup behaviour. *European Journal of Social Psychology*, *17*, 277-293.

Sachdev, I., & Bourhis, R. Y. (1991). Power and status differentials in minority and majority group relations. *European Journal of Social Psychology*,*21*, 1-24.

Stephan, W. G., & Renfro, C. L. (2002). The role of threat in intergroup relations. In D. M. Mackie & E. R. Smith (Eds.), *From prejudice to intergroup emotions* (pp. 191-207). New York: Psychology Press.

Tajfel, H. (1972). La catégorisation sociale. Dans S. Moscovici (Ed.) *Introduction à la psychologie sociale*. Paris : Larousse

Tajfel, H. (1974). Social identity and intergroup behaviour. *Social Science Information, 13,* 65-93.

Tajfel, H. (1981). *Human groups and social categories.* Cambridge : Cambridge University Press.

Tajfel, H., Billig, M. G., Bundy, R. P., & Flament, C. (1971). Social categorization and intergroup behaviour. *European Journal of Social Psychology*, *1*, 149-178.

Tajfel, H.. & Turner, J. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W. G. Austin & S. Worchel (Eds.), The social psychology of intergroup relations (pp. 33-47). Belmont, CA: Brooks/Cole.

Tafjel, H., & Turner, J. C. (1986). Social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel & W. G. Austin (Eds.), Psychology of intergroup relations (pp. 7–24). Chicago: Nelson-Hall.

Taylor, D. M. (1997). The quest for collective identity: The plight of disadvantaged ethnic minorities. *Canadian Psychology/Psychologie Canadienne*, *38*, 174-190.

Taylor, D. M. (2002). *The quest for identity: From minority groups to generation Xers*. Westport, CT : Praeger.

Thomson, K. (2005). *Fossils: a very short introduction*. New York : Oxford University Press.

Turner, J.C., Hogg, M.A., Oakes, P.J, Reicher, S.D. & Wetherell, M.S. (1987). *Rediscovering the Social Group : A Self-categorization Theory*. Oxford and New York : Basil Blackwell.

Twenge, J. M., Campbell, W. K., & Gentile, B. (2012). Increases in individualistic words and phrases in American books, 1960–2008. *PloS one*,*7*, e40181.

Vallerand, R. J. (1994). *Les fondements de la psychologie sociale.* Boucherville : Gaëtan Morin éditeur.

Vincze, O., Ilg, B., & Pólya, T. (2013). The role of narrative perspective in the elaboration of individual and historical traumas. Dans J. P. Forgas, O. Vincze, & J. László (Eds.), Social cognition and communication. Sydney symposium in social psychology series (pp. 229-244). London, England: Routledge, Taylor & Francis Group.